

530

vendredi 12 janvier 1940
dix-neuvième année, nos 40 à 42

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

15 JAN. 1940

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
Le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Qu'est-ce que la Pologne?
La pierre de touche
Christianisme et Démocratie
« Suomi, ou le Bonheur en Finlande »
En quelques lignes...
Réflexions sur la morale internationale
Une Histoire de Belgique sur assiettes peintes
L'unité européenne et la S. D. N.
Un prophète de bonheur
Maurice Gauchez
Lectures.

Comte Gonzague de REYNOLD
Hilaire BELLOC
Gustave THIBON
Charles de TROOZ

Léon SUENENS
Camille MELLOV
Christopher DAWSON
Paul HALFLANTS
Franz STEURS

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17,20,50

Compte-chèque postal 459,16

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Ballin, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

LES PROJECTEURS CINÉ BOLEX-PAILLARD

FABRICATION SUISSE DE HAUTE PRECISION

LES BIFILMS ET TRIFILMS
de l'avis des Spécialistes les plus autorisés,
sont ceux convenant le mieux au

CINÉMA ÉDUCATIF

Agents pour la Belgique et le Grand-Duché:

CINAMEX S. p. r. l.
21, av. aux Camélias, MÉRXEM, (Anvers)

Hermétisation métallique et SYSTÈME — Calfeutrage BREVETÉ

Suppression radicale de tous courants d'air passant en dessous et par les jointures des portes et fenêtres.

Nos joints en bronze sont d'une efficacité **ABSOLUE** et **GARANTIE** parce qu'

ILS S'ENCASTRENT DANS LE BOIS

Suppression des poussières et infiltrations d'eau empêchent déperditions de chaleur et font réaliser économie de combustible de 25 à 30 %.

Procédé **INVISIBLE, DURABLE** et **HYGIÉNIQUE**.

Prix forfaitaire pour Namur et environs, 8 fr. le m. courant placé.
Guillotines, 10 fr. Belgique : 1 fr. en plus sur ces prix,

L'HERMÉTISATION, 38, rue Julien Colson
Salzennes (NAMUR) Compte Chèque Postal : 126 886

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE À COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1.000 Plac ers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31. Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour
Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Flor. DE LAET

ASSURANCES

TRANSPORT - INCENDIE - VOL
ACCIDENTS - VIE - PERTE DE
BÉNÉFICES - AUTO - RESPON-
SABILITÉ CIVILE - BIJOUX
— CHASSE - RISQUES DIVERS —

TÉLÉPHONE
258.09 (2 lignes)

TÉLÉGRAMMES
FLORDELAET

BUREAUX

LONGUE RUE NEUVE, 21-23

ANVERS

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE À COUDRE
GORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils
CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ !

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toiture.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anclenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR

Usine : Saint-Marc (Namur)

Téléphone : 302 ADR. TÉLÉGR. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Email :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'email « LUXOR »

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquez en facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaers
BRUXELLES

Agent général pour le Haut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, ouivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

DIVISION CHAINES : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCFSSOIRES : Roues, Godets, etc. GRAND STOCK

DIVISION FONDERIE : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Société Anonyme Metallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60. à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions. Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires**

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

**MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS**

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Solessin

Téléphone : 31455

**Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries**

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

La Société Anonyme
des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR
(Anciens Établissements Th. Finet)
à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique
Un abri collectif avec sas à air
Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

**CHARPENTES MÉTALLIQUES
RÉSERVOIRS**

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions
Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigieux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES . PETIT GRANIT . POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Tél LIÉGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpentine
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique
Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières
Bruleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Métallisation des Flandres

S. P. R. L.

57-59, Vieux Chemin de Bruxelles - Gentbrugge

Toutes métallisations par projection
(zinc-aluminium-cuivre-plomb, etc.)

Faites métalliser au zinc toutes les menuiseries
métalliques exposées à l'humidité.

DEVIS ET ÉTUDES SUR DEMANDE.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÉGE

Téléphone 144.32

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Anverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

SOUDOMÉTAL S. A.

ELECTRODES

Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch^{sée} de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST

ANCIENNES USINES

Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIÉ DECOCK

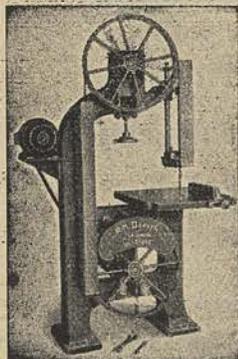
La Hestre-lez-Mariemont

Téléphone : 1478 La Louvière

MACHINES A BOIS

Sciés à ruban — dresseuses — mises
d'épaisseur — toupies mortaiseuses
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS
SONT DEMANDÉS



TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET

Bureau Technique
René Nicolai

Ingénieur A. I. Lg
12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE
Téléphone 120.31
6, place Stéphanie, BRUXELLES
Téléphone 11.02.88
Reg. du Com. Liège 1168 Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Etudes - Contrôle - Expertises

Philippe M. PFLUGER

ingénieur
SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98
Agent général
de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

THERMOSTATS

Représentant de la :
Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallsthammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

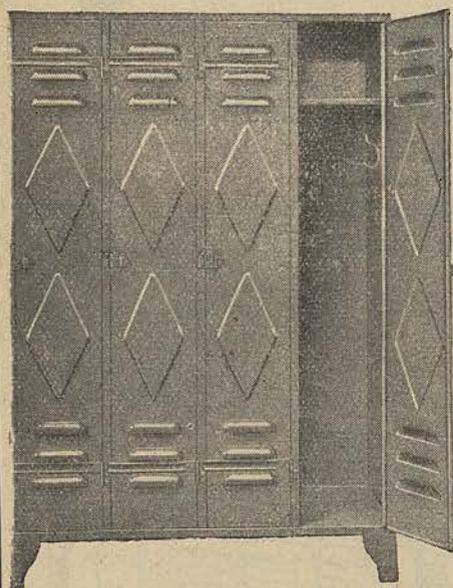
Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI
Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66
Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94
Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnés
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie
PARAFEU SUFRO



FATA

Meubles
en acier

fabriqués par

S.A. FAVETA

LA LOUVIÈRE - BOUVY

Tél. L. L. 76

Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



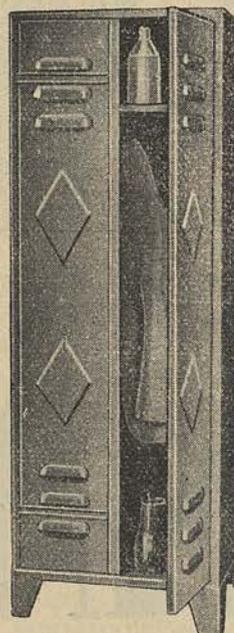
28, r. Edouard Anseele
LA LOUVIÈRE
Téléphone : La Louvière 539

Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à haute
pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.
Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones I
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

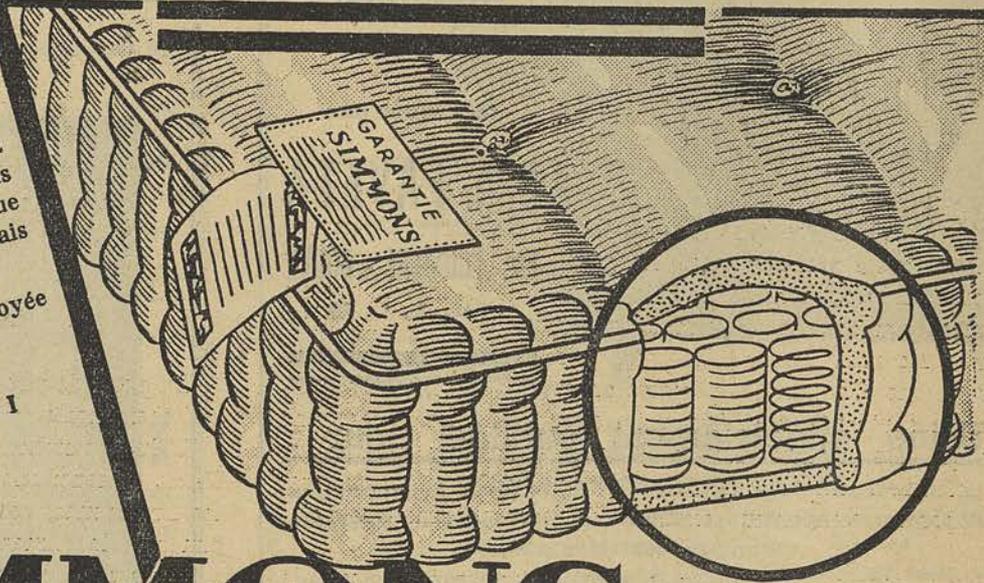
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



L. SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Qu'est-ce que la Pologne?
 La pierre de touche
 Christianisme et Démocratie
 « Suomi, ou le Bonheur en Finlande »
 En quelques lignes...
 Réflexions sur la morale internationale
 Une Histoire de Belgique sur assiettes peintes
 L'unité européenne et la S. D. N.
 Un prophète de bonheur
 Maurice Gauchez
 Lectures.

Comte Gonzague de REYNOLD
 Hilaire BELLOC
 Gustave THIBON
 Charles de TROCZ
 * * *
 Léon SUENENS
 Camille MELLOU
 Christopher DAWSON
 Paul HALFLANTS
 Franz STEURS

Qu'est-ce que la Pologne?

« Qu'est-ce que la Pologne ? » : ce titre indique de soi-même à mes lecteurs qu'ils vont lire ici une leçon d'historien. Cet historien se présente devant eux sans intention de propagande, ni esprit de combat. Mais quelle est la méthode qu'il se propose d'appliquer à son vaste et difficile sujet ?

Il n'a en aucune manière le dessein de résumer l'histoire compliquée de la Pologne. Ce qu'il voudrait faire, c'est un portrait, celui d'un visage au travers duquel transparaisse une âme. Mais tout portrait de ce genre exige une sélection de caractères, une synthèse. Or, pour opérer la synthèse d'une nation, il n'est qu'une méthode : la prendre dans la totalité de sa terre et de son histoire. Puis, de cette terre et de cette histoire dégager les constantes, c'est-à-dire les éléments invariables et permanents au milieu de tout ce qui est variable et accidentel. L'histoire, d'ailleurs, n'est point le passé. Le passé n'est qu'une partie de l'histoire. L'histoire ne se déroule point dans le temps, qui est une mesure artificielle, une simple dimension, mais dans la durée. Rien ne meurt en histoire. Le passé y est toujours présent, toujours vivant. Toujours, il projette en avant, sur la route, par-dessus nos têtes, son ombre qui s'allonge. L'histoire est une force qui, des origines jusques au fond de l'avenir, va suivant des directions imperturbables. C'est pourquoi je m'essaierai à dégager les constantes, les lignes de force de l'histoire polonaise.

J'insisterai sur le point de départ, l'usine génératrice : le milieu naturel, les origines lointaines, la lente formation de l'Etat polonais. Car on ne peut comprendre l'histoire d'un peuple qu'en remontant à ses origines : l'être entier est déjà dans l'embryon, pour emprunter à la biologie cette similitude.

Je m'arrêterai ensuite à la « pensée d'Etat » de la Pologne,

telle qu'elle se dégage des grandes époques. En effet, s'il veut entreprendre le portrait d'une nation, l'historien doit se demander : comment cette nation s'est-elle vue et comprise soi-même ? qu'a-t-elle aimé ? qu'a-t-elle voulu ? quelle mission s'est-elle assignée dans le monde ? quel a été son but, son idéal ? Toute nation vit par analogie de la même manière qu'une personne humaine. Comme toute personne humaine, elle possède un « meilleur moi ». C'est pourquoi il faut chercher les rares moments où ce « meilleur moi » s'est manifesté, où la nation s'est trouvée le plus près de son idéal. Toute nation a dans son histoire une grande époque, un sommet jusqu'ou elle se hausse de nouveau, dans les heures de crise, lorsqu'elle veut reprendre conscience de soi, lorsqu'elle se refuse à désespérer de l'avenir : il faut savoir s'y replacer avec elle pour la comprendre et lui rendre justice.

La situation géographique de la Pologne

Du point de vue géographique, il y a deux Europes : l'orientale et l'occidentale.

L'Europe orientale est le prolongement de l'Asie. Elle continue l'Asie septentrionale et centrale. Elle en a tous les caractères : les formes massives et amorphes, sans articulations, sans compartiments ; le climat continental, avec ses vents violents mais pauvres en humidité, ses hivers trop longs et trop froids, ses étés trop chauds et trop courts ; les cultures extensives, uniformes, avec prédominance des céréales et persistance de la vie pastorale ; les longs fleuves, navigables aussitôt après leur source ; les villes rares, la population clairsemée.

Par contraste, l'Europe occidentale est une péninsule déchi-



quetée qui s'avance en s'amincissant entre la Méditerranée et l'Atlantique. Son caractère est montagneux et maritime. Son climat humide et tiède favorise les cultures les plus variées. Industrielle, surpeuplée, l'Europe occidentale est la terre des villes. Nulle région du globe n'est plus propice à la vie humaine, à la civilisation. Aussi est-elle la véritable Europe, la mère de la seule civilisation qui se soit révélée assez complète, assez puissante, assez spirituelle pour devenir mondiale et atteindre à l'universalité.

Entre l'Europe occidentale et l'orientale s'étend une zone intermédiaire. Elle s'allonge sur l'axe du resserrement qui s'est produit entre la mer Noire et la Baltique ou, si l'on veut être plus précis, entre l'embouchure du Dniestr et celle de la Vistule.

Cette zone intermédiaire s'appuie aux Carpathes, ce bouclier de l'Occident contre les invasions asiatiques. En effet, le prolongement jusque dans la région baltique de ces âpres montagnes, aux forêts impénétrables, a réduit l'immense plaine orientale aux dimensions étroites d'un sillon. Ce sillon — l'Allemagne du Nord — rejoint, par les Pays-Bas, les plaines et les plateaux français jusqu'à l'Atlantique, et même aux Pyrénées. Nous avons là le grand canal de pénétration par où la poussée asiatique, de l'est à l'ouest, a toujours cherché à gagner l'Océan, tandis que, de l'ouest à l'est, la contre-poussée européenne cherchait à prolonger l'Occident vers l'Asie.

Or, la Pologne est la partie centrale de la zone intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. Elle est posée, du sud-est au nord-ouest, entre les Carpathes et la Baltique, comme un barrage sur la route de la poussée asiatique. Elle est donc naturellement destinée à en recevoir le premier choc. Le sort de l'Europe commence par se jouer sur la Vistule. Puis sur le Danube. Puis dans la plaine du Pô et sur le Rhin. Il se décide enfin, en France, sur la Marne ou la Loire. L'Asie vient se briser à l'extrémité du sillon, tout comme, en sens inverse, au fond de l'obscur et immense Russie vient se perdre l'Occident.

* * *

La situation géographique de la Pologne est donc la plus exposée de toute l'Europe. Elle condamne ce peuple à vivre dans le péril, sans se trouver nulle part sous la protection d'obstacles naturels, de frontières stables.

En effet, le caractère de la Pologne, c'est d'être un pays de plaines. La tribu qui a fini par imposer son nom à la nation entière est celle des Polanes. L'étymologie de ce nom est *polé*, la plaine. Les Polanes, les Polonais, sont donc les gens de la plaine.

Mais laquelle? Celle par où l'on passe de la plaine allemande à la plaine russe, ou inversement. Entre les deux, la polonaise n'en possède pas moins son caractère distinctif. Elle est plus variée que la plaine allemande, plus humaine que la plaine russe. Celle-ci est infinie, désolée : larges vallées qui arrivent à peine à se marquer dans la terre, ondulations qui ne parviennent point à se relever, uniformité indigente des cultures et, là où l'on n'entre point dans la zone des forêts, rareté des arbres. Le Brandebourg, lui, est partagé entre les pins et les sables. Par contraste, la plaine polonaise, riche en arbres à feuilles et en prairies, chargée de grands villages, est une vraie campagne. Elle donne tout de suite à qui la traverse l'impression d'une population plus dense, occupée à des travaux plus variés.

Mais ici nous ne pouvons plus nous contenter d'impressions : nous avons besoin de précisions. Car une question se pose : où situer le cœur de la Pologne, la Pologne polonaise?

Quand on se rend de l'ouest à l'est, voici de quelle manière la transition s'opère entre le sillon central, c'est-à-dire la plaine de l'Allemagne du Nord, et la plaine russe : brusquement, le

rivage de la Baltique remonte vers le septentrion en même temps que les Carpathes tournent au sud. L'élargissement après le resserrement : mesurez la distance qui sépare les Carpathes du golfe de Dantzig à la distance qui sépare ces mêmes montagnes du Kurisches Haff. Or, le golfe de Dantzig, c'est l'embouchure de la Vistule et le Kurisches Haff, celle du Niémen. Celui-ci est le fleuve lithuanien, celle-là le fleuve polonais.

Le cœur de la Pologne, la Pologne polonaise se trouve donc dans le bassin de la Vistule, et d'abord dans la partie centrale de ce bassin. Large région déprimée où se continue celle du Brandebourg, mais combien plus fertile! Betteraves, pommes de terre, blé, et surtout le seigle, la céréale polonaise par excellence et dont le nom « jyte » veut dire *ce dont on vit*. Ajoutez-y les prairies d'élevage. Quant à la forêt, elle diminue jusqu'à ne représenter plus que les dix pour cent de la superficie. L'industrie, grâce au capital étranger — dès le Moyen-Age, capital allemand et capital juif — s'est développée en liaison avec l'agriculture : industries agricoles, sucreries, minoteries, brasseries, textiles. D'où une population beaucoup plus dense que partout ailleurs, passant de quatre-vingts au kilomètre carré en Posnanie et en Masovie, à deux cents entre Varsovie et Lodz.

Ce développement agricole, industriel et démographique n'aurait pas été possible dans un domaine où les Polonais ne se seraient point trouvés chez eux. Il ne peut être, en effet, que le résultat d'un long travail accompli à travers les siècles par une population autochtone.

Cependant, pour être complet, il faut ajouter à cette « Pologne polonaise » la région supérieure de la Vistule, celle où se trouve Cracovie. Ce n'est plus la plaine, la plaine absolue, mais une série de collines, de plateaux et de dépressions que l'on pourrait nommer les remous des Carpathes. A la richesse agricole viennent se joindre celle des grandes forêts montagneuses et les produits du sous-sol. D'où une densité de population dont la moyenne est de cent par kilomètre carré. Appuyée aux Carpathes, intermédiaire entre la Baltique, par la Vistule, et la mer Noire, par le Dniestr, avec une porte ouverte sur la Bohême et par conséquent sur l'Elbe et sur le Danube, cette « Pologne seconde » est celle de Cracovie, si la « Pologne première » est celle de Varsovie et de Poznan. Or cette ville qui apparaît dans l'histoire dès le IX^e siècle, à la place d'un établissement beaucoup plus ancien, c'est le plus grand marché des pays slaves, un croisement de routes et d'influences, foyer d'une civilisation composite où l'Orient rencontre l'Occident.

En dehors du bassin de la Vistule, et de tous les côtés, la Pologne cesse peu à peu d'être exclusivement polonaise. Elle s'entoure de marchés où les Polonais, parmi d'autres populations, se sont établis en aristocratie conquérante, colonisatrice et civilisatrice. On passe ainsi lentement, par des dégradations successives, de Pologne en Lithuanie, de Pologne en Russie Blanche, de Pologne en Ukraine, de Pologne en Bohême, de Pologne en Allemagne. D'où une force et une faiblesse à la fois, suivant que la Pologne elle-même saura ou ne saura point comprendre sa mission et jouer son rôle de commun fédérateur.

* * *

C'est qu'elle n'est pas seulement un pays de plaines : elle est encore, elle est surtout un pays de fleuves et de rivières. Mais dans des plaines aussi absolues que celles de l'Europe orientale, les rivières et les fleuves sont, plus et mieux qu'en Europe occidentale, des « chemins qui marchent ».

C'est donc au vaste système fluvial de l'Europe orientale que les rivières et les fleuves polonais se rattachent. Le caractère dominant de celui-ci, par opposition au système de l'Occident,

c'est que les cours d'eau y sont indépendants des montagnes. (Ou presque, car la Vistule prend sa source dans les Beskides, ces préAlpes des Carpathes; mais, tout de suite, elle prend une allure de plaine). Cette indépendance veut dire : lenteur due à l'absence de pentes, largeur due à l'effacement des vallées; enfin, navigabilité dès la source. Cette navigabilité ne rencontre qu'un seul obstacle : les glaces.

Le système fluvial de l'Europe orientale se partage entre quatre bassins : celui de la mer Blanche et de l'océan Glacial Arctique au nord, celui de la Baltique à l'ouest, celui de la mer d'Azov et de la mer Noire au sud, enfin, au sud-est, celui de la Caspienne. Cette disposition s'ajoutant au caractère de plaine a pour conséquence géographique le voisinage des sources et l'enchevêtrement des bassins. Mais cette conséquence géographique va entraîner, à son tour, une conséquence historique.

D'où vient la fortune de Moscou? Pourquoi ce lieu fortifié qu'entourait d'abord une simple palissade, cette résidence d'un petit prince encadré d'autres princes mieux apanagés que lui, est-elle devenue, dès le XV^e siècle, une grande ville? Et pourquoi, autour de cette grande ville, s'est-il formé un immense empire? Le point de départ de la puissance moscovite est dans sa situation hydrographique. Et pourtant Moscou semblait perdue dans le Nord, au milieu des forêts, loin de la mer, à une immense distance de l'Europe. C'est que la région de Moscou est celle où les quatre sources de la Moscova, de la Volga, de la Duna et du Dniepr se trouvent voisines. Mais la Volga, avec son affluent la Moscova, appartient au bassin de la Caspienne; la Duna, au bassin de la Baltique; le Dniepr, à celui de la mer Noire. Et celui de la mer Blanche est tout proche. Telle est la cause naturelle qui prépara la fortune de Moscou. Le réseau navigable des fleuves russes a favorisé l'expansion, l'unification de la Russie.

La situation de la Pologne est analogue. Dans la région polono-lithuanienne les bassins de la Baltique et de la mer Noire se rejoignent. Nous venons de noter, à propos de la Russie, que les sources de la Duna et du Dniepr sont proches l'une de l'autre, en même temps que ces deux fleuves eux-mêmes touchent presque au cours de la Volga. Mais, plus bas, on voit la Duna et le Dniepr décrire chacun une courbe qui les rapproche. La source de la Vilia, cet affluent du Niémen, fait face à celle de la Bérésina, cet affluent du Dniepr. De même, la source du Prijet, autre affluent du Dniepr, est à courte distance du Bug, affluent, lui, de la Vistule. Enfin, un second affluent de celle-ci, le San, rejoint presque la source du Dniepr. N'oublions pas que la Vistule et l'Oder se rejoignent presque par leurs sources, tandis que la Wartha, l'affluent le plus important de l'Oder, coule à proximité de la Vistule.

Cette contexture de fleuves et de rivières devait former le tissu de la Pologne d'abord, puis de la Lithuanie. Mais elle explique également pourquoi Pologne et Lithuanie étaient poussées par leurs eaux à s'unir et s'unifier, si elles voulaient, tout en s'appuyant sur la Baltique, déboucher sur la mer Noire.

Donc, un même système fluvial, sur deux points d'une même plaine, a préparé la formation de deux puissances politiques : la Russie et la Pologne. Mais avec des chances inégales. Inégales en faveur de la Russie. L'éloignement de son centre, Moscou, la favorisait de deux manières : en la mettant à l'abri des invasions et des conquêtes — et c'est d'ailleurs pour cela que, détruite à Kiev, la Russie a pu se reconstituer à Moscou; en favorisant sa propre expansion vers les quatre mers, mais surtout vers la mer Noire. La Grande Russie pouvait attaquer; elle était inattaquable. En revanche, la Pologne se voyait défavorisée de deux manières : son axe d'expansion entre la Baltique et la mer Noire se trouvait perpendiculaire, et à celui de la Russie, et à celui de l'Allemagne; en plus, la situation occidentale de la Pologne

l'exposait à tous les courants d'air, à tous les brassages de peuples entre l'Europe et l'Asie. Contrainte de s'étendre en longueur, non en profondeur, incapable de se mettre à l'abri dans le Nord et de s'y reconstituer afin de reprendre son élan, comme la Russie après la destruction de Kiev, la Pologne aura plus de peine encore à se défendre qu'à s'agrandir. Il sera toujours facile de l'attaquer au centre, ce qui n'est point le cas pour la Russie de Moscou. Voilà donc les raisons naturelles pourquoi l'expansion russe et l'expansion polonaise devaient nécessairement se heurter, puisque s'opérant l'une et l'autre dans le même milieu géographique, et pourquoi celle-là devait, en fin de compte, l'emporter sur celle-ci.

La faiblesse congénitale de la Pologne se ramène, en dernière analyse, à ce fait : nulle part, les parties vitales, le centre, ne sont protégés par des frontières naturelles.

Il y a bien les Carpathes. Mais cet arc de cercle qui part du Danube, en face des premiers contreforts alpins, et qui revient sur le même fleuve, au nord des Portes de Fer, est pour la Pologne une base, un appui plutôt qu'une frontière. Il ne le protège, ni contre la poussée asiatique, ni contre la poussée germanique. En revanche, il sépare la Pologne de la Hongrie, son alliée traditionnelle, peuple chevaleresque et nation missionnaire comme elle. Sans l'obstacle des Carpathes, les rapports entre la Pologne et la Hongrie eussent été encore plus intimes : union durable au lieu d'union temporaire. Il est vrai que le bouclier des Carpathes a préservé la Hongrie et l'Europe centrale de l'invasion russe comme, dans l'autre sens, il a préservé la Pologne d'une mainmise habsbourgeoise. Mais nous nous surprenons à refaire la géographie et l'histoire.

Ce jeu de l'esprit n'est pas tout à fait vain, car il nous permet de constater qu'une chaîne de montagnes ou un fleuve n'ont pas, comme frontières, la même valeur. La première est une frontière stable — stable, ici, n'est pas nécessairement synonyme de durable —; le second, une frontière plastique. La théorie française des frontières naturelles se révèle d'ailleurs aussi fautive, aussi dangereuse que la théorie germanique de l'espace vital : après tout, l'une mène à l'autre. Cependant, on se défend mieux sur une chaîne de montagnes que sur un fleuve. Une chaîne de montagnes vous indique mieux où vous arrêter que le cours d'un fleuve. Le malheur géographique de la Pologne, c'est de n'opposer à la poussée de l'est comme à la poussée de l'ouest que des fleuves de plaine. Mais aussi de ne pas savoir elle-même auquel de ces fleuves elle doit se fixer. Où se fixer, en effet, à l'ouest? à la Vistule plutôt qu'à l'Oder, et même à l'Oder plutôt qu'à l'Elbe? Et, à l'est et au nord, à la Vistule plutôt qu'au Niémen, au Niémen plutôt qu'à la Duna? Dès que l'on a pénétré dans cette Europe orientale sans articulations, ni compartiments, on est entraîné au loin à « rassembler la terre ». Aux Polonais comme aux Lithuaniens, aux Ruthènes comme aux Moscovites, sans oublier les Allemands, le cadre géographique manque. Ou plutôt, il est trop vaste, car il va de la Caspienne au Caucase, du Caucase à la mer Noire, de la mer Noire aux Carpathes, des Carpathes à la Baltique, de la Baltique à la mer Blanche, et il demeure incomplet du côté de l'Asie : l'Oural, morceau cassé. Le cours même des fleuves vous incite à l'occuper dans son ensemble. Alors, entre les divers concurrents il n'y a plus que des rapports de force. Il y eut un temps, très bref, où un tsar polonais réussit à s'imposer à Moscou. Mais le tsar moscovite s'est imposé plus d'un siècle à Varsovie.

De la géographie à l'histoire

Ce survol de l'Europe orientale et de la terre polonaise nous a permis d'apercevoir et de fixer deux constantes. La première, que la Pologne est dangereusement située, en barrage, sur la route

de la poussée asiatique vers l'ouest et de la contre-poussée occidentale vers l'est. La seconde, que la Pologne, pays de plaines et de fleuves, ni à cette poussée, ni à cette contre-poussée, ne peut opposer d'obstacles naturels, de frontières stables. Elle est donc le type du pays ouvert.

La géographie physique a soumis la Pologne à une faiblesse naturelle. La géographie humaine, la répartition du territoire européen entre les races et les peuples, est venue encore aggraver cette faiblesse en plaçant la Pologne entre deux masses beaucoup plus lourdes qu'elle : celle des Germains, celle des Russes. La masse russe est à la recherche de meilleurs climats, de terres plus fécondes, de mers chaudes et libres : la direction de ses fleuves l'attire à la fois vers la Baltique, avec la tentation d'entrer en Europe occidentale, et la mer Noire, avec le désir d'atteindre Byzance et la mer Egée. La masse allemande pousse vers des territoires de peuplement où trouver la place qui manque à ses familles prolifiques et les produits qui manquent à un sol ingrat. Elle se dirigera donc à la fois vers le Danube et la plaine russe : campagnes polonaises, terres noires de l'Ukraine. Inévitablement, l'une et l'autre se rencontreront sur le corps de la Pologne, sur la Vistule. N'oublions pas que l'Allemagne et la Russie sont deux Saint-Empires. Le premier fut consacré successeur de l'Empire romain d'Occident, l'autre s'est consacré successeur de l'Empire romain d'Orient. C'est dire que leur impérialisme a pour origine et justification une mission chrétienne, une croisade; le Saint-Empire romain germanique contre les Slaves païens, contre les Avares et les Hongrois, successeurs des Huns; la sainte Russie contre les Turcs et les Tartares, mais aussi contre la Rome des papes et le catholicisme abhorré. Aujourd'hui ces deux idées de mission se sont transposées en deux idées révolutionnaires : le national-socialisme et le bolchevisme. La Pologne, slave mais latinisée, chrétienne et catholique, aristocratique et chevaleresque par surcroît, incarnation de tout ce que le nazisme d'un côté et le bolchevisme de l'autre abominent et veulent détruire, s'est trouvée prise, dans son isolement, dans sa faiblesse, mais aussi son impréparation et son imprudence, au milieu.

Nous venons d'anticiper. Nous l'avons fait pour montrer de quelle manière une ligne de force géographique se prolonge en une ligne de force historique. Mais, s'il y a prédestination, il n'y a point nécessairement fatalité. La nature n'est qu'une force passive : il appartient aux hommes de la transformer en une force active par leur intelligence et leur volonté. C'est à l'intelligence et à la volonté humaines de compléter les insuffisances naturelles et d'édifier sur les faiblesses naturelles des défenses. L'histoire de la Pologne va nous montrer que cette grande nation a su le faire, mais pas toujours. Quand elle a su le faire, les faiblesses naturelles se sont transformées en forces; quand elle n'a pas su le faire, elle a été sa propre victime autant que celle des autres. C'est là, pour tous les peuples y compris le nôtre, une « grande et terrible leçon ».

Car la nature pose toujours à côté de chaque faiblesse le moyen de la compenser. Elle engage les hommes à s'en servir, mais ne les y oblige jamais. Quel est donc, pour la Pologne, ce moyen?

Il y a d'abord l'idée d'Etat. Malheureusement, l'histoire nous montre qu'elle fut tardive, d'abord parce que les Slaves sont entrés tardivement dans l'histoire, mais aussi parce que l'individualisme aristocratique et féodal des Polonais n'a cessé de lui faire obstacle. Or la situation géographique de la Pologne démontre au premier regard jeté sur la carte qu'il ne suffira jamais aux Polonais d'avoir une conscience nationale très forte s'ils n'y superposent point une conscience d'Etat plus forte encore.

Mais la situation géographique de la Pologne révèle encore une autre nécessité vitale : même si elle forme un Etat puissant à l'extérieur et uni à l'intérieur, la Pologne ne pourra jamais se

défendre toute seule, ni constituer à elle toute seule le grand barrage. Sur l'axe de resserrement entre la mer Noire et la Baltique se sont établis des peuples très divers. Entre les Baltes et les Lithuaniens au nord-est, les Ruthènes et les Roumains au sud-ouest, la Pologne se dresse comme une tour à l'angle de deux murs. On voit tout de suite que son rôle sera celui non d'un conquérant, mais d'un commun fédérateur. En effet, ce n'est point en exerçant un impérialisme que la Pologne sera en mesure de résister aux deux impérialismes german et russe. Surtout dans cette partie de l'Europe où les antagonismes de races, de langues et de religions sont plus violents qu'ailleurs et où les susceptibilités nationales sont à fleur de peau.

L'examen de la carte nous révèle encore une autre condition de la politique polonaise, une condition externe. Ce barrage de peuples ne sera lui-même solide que s'il s'appuie, derrière les Carpathes, sur un système d'amitiés et d'alliances qui l'oriente vers la Méditerranée. C'est le débouché vers la mer libre, c'est en même temps la route ouverte vers la civilisation gréco-latine. Il ne faudrait pas, en effet, que le barrage pût être tourné par le Danube. Il lui est nécessaire d'avoir ses amitiés et ses alliances tout près de lui.

Comte GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse de la Commission
de coopération intellectuelle de la S. D.

Problèmes actuels...

La pierre de touche...

Cette pierre de touche, c'est la Pologne. Et c'est bien là la plus évidente et la plus importante des vérités politiques impliquées dans la guerre actuelle. Comme c'est aussi la vérité la plus difficile à faire comprendre ici, en Angleterre. Si les Alliés réussissent à restaurer une Pologne libre et forte avec un accès à la mer par des ports polonais, ils auront gagné la guerre. Que si, faute de compréhension du problème, les Alliés acceptaient une paix, quelque avantageuse qu'elle pût être en apparence, mais laissant en suspens le sort de la Pologne, ils auraient très certainement perdu la guerre.

Un Etat polonais libre et suffisamment indépendant est la condition même d'une influence de l'Occident civilisé en Europe centrale. Le contrepoids nécessaire à l'esprit prussien, qui persistera à l'Est de l'Elbe, même si on parvient à en exorciser le reste des Allemands.

Le premier partage de la Pologne fut l'origine de tous nos maux. Il réintroduisit la barbarie dans la Chrétienté; il admit, pour la première fois dans notre histoire, sans honte et sans raison, la négation brutale du droit international et du droit à la vie d'une nation chrétienne. Les deux auteurs du crime étaient exactement les mêmes qu'aujourd'hui : la Russie et la Prusse. La Maison impériale de Vienne se laissa circonvenir par ses conseillers et accepta, quoique avec répugnance, une complicité dans le forfait. Quelque bien résulta par ailleurs de ce mal, car cette complicité introduisit dans le partage de la Pologne une note civilisée. Grâce à elle, la liberté polonaise connut une certaine survivance dans le haut bassin de la Vistule où Cracovie demeura le symbole de la vie politique polonaise.

Il est difficile de se rendre compte si la Grande Impératrice

catholique eût été à même de refuser toute participation au crime; il reste qu'elle y participa. Elle se contenta de remarquer que la postérité payerait cher ce défi à toute la tradition européenne et chrétienne. Elle avait raison. La postérité a payé très cher, car c'est sur les ruines de la Pologne que se parfit la puissance prussienne, et ce fut la première agression contre la Pologne qui, plus que tout autre chose, confirma Berlin dans sa croyance qu'aucune vengeance divine ne frappe l'iniquité.

Si on nous enseignait l'histoire, si, en formant notre classe dirigeante anglaise, on lui inculquait quelque idée générale de ce qu'est l'Europe, de ses origines et de ce qui pourrait la faire mourir; ou si seulement on lui donnait la conscience que l'Angleterre est une province de la Chrétienté et de l'Europe, et qu'un écroulement de l'Occident entraînerait très certainement celui de l'Angleterre, l'importance essentielle de la Pologne, à l'heure actuelle, serait comprise par ceux qui président à nos destinées. Malheureusement, ils sont trop rares les Anglais qui comprennent quelque chose à la signification de la Pologne, à sa religion, à sa résistance. Oh! ils ne connaissent que trop ses défauts et sa faiblesse; mais ils ignorent tout de son héroïsme et de sa ténacité. Pour autant qu'ils aient vaguement entendu le nom de « Pologne », ils pensent à quelque chose ressemblant à l'Irlande. Inutile d'insister...

Il est peut-être trop tard pour faire comprendre à notre opinion publique la position-clef de la Pologne dans le conflit mortel qui se déroule. Peut-être aussi l'impossibilité de la faire comprendre à des hommes sans racines dans le passé conduira-t-elle au compromis fatal qui décidera de la défaite de l'Occident...

Et pourtant, je le répète et je ne cesserai de le répéter — la répétition étant le seul argument efficace dans notre décadence urbaine — il n'y a qu'un critère central pour juger de la qualité du succès : la résurrection de la Pologne.

Aux heures critiques de l'été dernier, j'ai dit ici que l'abandon de Dantzig conduirait, en fin de compte, à la mise en question de la prédominance britannique en Asie. Et ce n'est là qu'un aspect de ce que j'appellerai l'essentielle vérité polonaise. Mais quel que soit l'aspect de cette vérité que l'on envisage, il faut que les actes soient conformes à cette vérité, à moins que l'Angleterre ne se résigne à un déclin rapide et définitif. La Pologne est vraiment la pierre de touche. La volonté de restaurer la Pologne, volonté qui implique non seulement un échec prussien, mais aussi la défaite de l'odieux et criminel communisme moscovite, cette volonté est la condition morale de notre victoire. Si nous hésitions, nous serions perdus...

HILAIRE BELLOC.

Nos meilleurs vœux de bonne et sainte année à tous nos amis, collaborateurs et lecteurs. Le renouvellement de l'année nous fournit l'occasion de les remercier chaleureusement pour le soutien qu'ils veulent bien accorder et maintenir à une œuvre d'apostolat intellectuel dont le seul but, depuis bientôt vingt ans, a été de travailler, chez nous, en Belgique, à « l'Adveniat regnum tuum », c'est-à-dire : L'ÉGLISE ET LA PATRIE.

La Revue catholique des idées et des faits.

Christianisme et Démocratie⁽¹⁾

INSTITUTIONS ET PERSONNES

Nous avons vu que toute cette caricature du christianisme essaye de se réaliser, non pas sur le plan affectif, d'homme à homme, d'âme à âme, mais sur le seul plan de l'organisation collective. Cet amour, cette mansuétude, cette clémence que le Christ demande aux personnes, la mystique démocratique les demande aux seules institutions. On charge une caisse d'assurances d'assister les pauvres et les malades, on exige du Code pénal ou du magistrat dans l'exercice de ses fonctions je ne sais quelle indulgence divine, etc.

Cette transposition procède du tarissement de l'amour vivant qui est la sève du christianisme. Les institutions deviennent molles et clémentes dans la mesure où les cœurs des individus se dessèchent et s'atrophient; on les charge de suppléer à la carence des personnes. A la limite, les conseils de l'Évangile se muent en questions d'ordre purement administratif...

Tout cela est essentiellement malsain et construit à rebours des nécessités humaines. L'homme déchu et racheté, capable à la fois du mal et du bien, de l'enfer et du ciel, a besoin à la fois de rigueur et de clémence, de châtement et de pardon. Or, dans une société vitale ment chrétienne, la sévérité, la répression doivent être surtout dévolues aux institutions, la bonté et la clémence aux individus. Car la charité est élective, organique; elle « touche », elle féconde l'être auquel elle s'adresse, elle atteint l'homme sous sa misère. La mollesse des lois au contraire cultive et développe cette misère en tant que telle : à niveau moral égal, un homme déchu secouru par un ami généreux puisera dans cet appui la force de se redresser; secouru par une caisse anonyme, il se laissera aller davantage encore à son incurie. Rien n'atrophie l'homme dans la vertu et ne le dilate dans le vice comme une société où sans cesse il s'enfoncé dans des lois molles et se heurte à des cœurs durs. Il faut que la rigueur vienne des lois, de l'impersonnel : ainsi elle choque, elle blesse moins. Il faut que la bonté vienne des personnes : ainsi elle touche, elle porte davantage. Il faut que l'homme se sente élu par le pardon et frappé anonymement par la punition. Et, même dans les relations individuelles, c'est le côté « institutionnel », objectif de notre esprit (nous sommes tous à quelque degré les supports de quelque institution) qui doit exercer la sévérité, et le côté personnel, électif de la clémence. Ainsi, je châtie mon fils en tant que je représente pour lui l'universelle autorité paternelle, et je lui pardonne en tant que je suis ce père et qu'il est ce fils. La charité seule a le droit de dire : *toi*.

Ces considérations rejoignent spontanément le vieux commandement chrétien qui nous ordonne de haïr le mal sans cesser d'aimer le pécheur. La mystique sociale prend le contre-pied de cette doctrine : elle n'a cure des âmes, mais elle bénit toutes les faiblesses, tous les désordres. Elle arrache la charité à son lieu naturel, qui est le cœur de Dieu et des hommes, pour la traîner, dépaysée et corrompue, à travers la paperasse administrative. Combien en ai-je connu de ces idéalistes (le monde éteint des fonctionnaires en regorge...) qui n'ont jamais incliné

(1) Voir *La Revue* du 15 décembre.

leur cœur sur une vraie misère et dont tout « l'amour » consiste à réclamer ces réformes généreuses! Mais la tendresse est l'apanage des personnes; il n'y a pas de lois tendres, il n'y a que des lois molles. La santé sociale repose sur la sévérité des institutions (laquelle n'exclut pas la souplesse qui ne se confond pas avec la mollesse) tempérée par la charité des personnes. En revanche, il n'est pas de société plus malade que celle où la mollesse des institutions ajoute son influence corruptrice aux ravages causés par le déclin de l'amour individuel.

PROCESSUS DE FORMATION

Le problème des origines chrétiennes de la mystique démocratique ne peut être qu'effleuré ici. Cela commence très haut et d'une façon très subtile. Des paroles adressées au nouvel Adam, à l'homme divinisé (Vous n'avez qu'un Maître, vous êtes tous frères, etc.) sont reçues par l'homme légèrement au-dessous du climat de la grâce et de la prière. La fine pointe, la partie la plus noble du vieil Adam, de l'homme de chair et de péché se les applique et tente de les réaliser à son niveau. Puis, la pesanteur intervient, l'avalanche se précipite : la vérité divine et divinissante, la foi, l'espérance et l'amour chrétiens sont de plus en plus vécus (ou plutôt mimés) dans les couches inférieures de la nature tombée. L'appétit du ciel, le désir d'être Dieu se déploient et trouvent leur centre en pleine nature humaine, en pleine misère humaine. A la limite (et l'histoire montre assez que cette limite est vite atteinte), cet appétit du ciel chasse Dieu du cœur de l'homme, car la divinisation de la nature implique nécessairement l'athéisme. Toute confusion de l'homme et de Dieu aboutit à la négation de Dieu. Les premiers fauteurs de l'utopie semblent agir vraiment au nom de Dieu; ils semblent encore chrétiens. Mais vous les connaîtrez à leurs fruits : ce qu'ils croient faire au nom de Dieu se fera bientôt contre Dieu. Il n'y a qu'un pas de ce cri : Dieu seul maître! à cet autre : Ni Dieu ni maître! Je vois une continuité parfaite entre la très légère déviation du christianisme de Fénelon, le théisme de Rousseau, le panthéisme des romantiques et l'athéisme des socialistes du XX^e siècle...

L'athéisme, en effet, n'est pas un accident « regrettable » dans l'évolution de la mystique démocratique, il en est la conséquence inéluctable. Même drapée de prétextes religieux, la révolte contre la nature humaine et sa constellation d'humbles devoirs et de dures nécessités se prolonge tôt ou tard en révolte contre l'Auteur de cette nature. L'homme qui se sent dieu et capable de trouver le ciel sur la terre n'a que faire d'un Père céleste. La fièvre révolutionnaire vit du refus de la condition de créature. Or, la foi en Dieu nous ramène perpétuellement à cette condition : il faut donc que Dieu disparaisse de la scène humaine comme l'Être à la fois le plus inutile et le plus gênant. On ne conçoit pas un vrai révolutionnaire éternellement à genoux. Même en se faisant toutes les illusions possibles, on n'adore pas indéfiniment sa propre condamnation : il faut que le mensonge — et c'est son honneur! — finisse par cracher sa vérité. Les disciples qui entendaient matériellement l'Évangile quittèrent le Christ...

Victor Hugo, déplorant les progrès du matérialisme parmi les adeptes de la démocratie, écrit avec une éclairante naïveté : « Si la vie n'est pas indéfinie, distincte et adhérente, emmaillée dans une sorte de chaîne sans fin qui traverse sans se rompre le phénomène mort, relie l'être à l'être et crée l'unité dans le multiple, si cette persistance du moi à travers les milieux inconnus de l'existence n'est pas, il n'y a point de solidarité et le premier des principes démocratiques s'évanouit. La brièveté du moi supprime tout lien... Matérialisme, c'est fatalement et logiquement égoïsme ». Certes. Seulement, le messianisme démocra-

tique aboutit au matérialisme parce qu'il est fondé sur l'égoïsme. *Eritis sicut Dii...*

Prostituées à l'égoïsme, les vérités sacrées tombées de la bouche de l'Amour se muent en semence de mort.

La foi chrétienne nous apprend que tous les hommes sont créés par Dieu et faits pour Dieu. Mais on n'a ni la force ni le goût de remonter vers cette origine ou de s'élancer vers ce but : il faudrait aimer, il faudrait sortir de soi... Et cette identité d'origine est vécue comme une identité de nature. Chacun souffre alors de n'être pas l'égal de n'importe qui. Et pour cause! Ces hommes qui ont résorbé en eux la cause première se sentent tous des droits *absolus* ou, pour parler leur propre langage, des droits *égaux*. D'où le caractère insoluble de leurs conflits politiques et sociaux : quand les hommes se battent en dieux, ils ne peuvent se réconcilier que dans le néant.

L'Évangile nous a révélé encore cette merveille que le monde ancien ignora : la descente de l'amour. Dieu s'incline sur tous les hommes : nul n'est trop bas pour son amour. Après avoir renié Dieu, on s'est souvenu de cette miséricorde pour exalter ce qui est en bas en tant que tel. Ainsi, on retourne contre Dieu même la pitié de Dieu; on écrase l'amour avec ses propres dons. Je suis ton égal parce que tu as eu pitié de moi!

LES DEUX SLOGANS DU CHRISTIANISME DE GAUCHE

Le premier tient dans ces trois mots : par notre faute. S'il y a tant de mal et d'erreurs dans le monde, tant de vérités chrétiennes déformées et pourries, c'est à l'Église, c'est à nous chrétiens qu'en incombe la responsabilité. Ces affirmations sont d'autant plus dangereuses qu'elles contiennent une part de vérité. Certes, le poisson pourrit toujours par la tête, comme disent les Orientaux. Il y a un Borgia derrière un Luther, un Jansénius derrière un Fénelon, un affadissement considérable du sel de la terre derrière la Révolution française. Il n'en est pas moins vrai que toute révolte contre l'ordre et contre Dieu procède aussi de la malice du révolté et que sous cette généreuse humilité du chrétien qui bat sa coulpe sur la poitrine de l'Église se cache un mythe qui est, lui aussi, une vérité chrétienne déformée, la caricature de la pitié de Dieu pour les foules et les misérables : le mythe de l'innocence absolue et nécessaire de tout ce qui est inférieur.

Le second consiste à ressasser que les idées révolutionnaires sont des vérités chrétiennes égarées qu'il s'agit seulement de ramener au bercail. On a parlé, par exemple, du « christianisme latent » du communisme et la mystique démocratique aux yeux de beaucoup apparaît comme un vaste front qui n'attend que le baptême. Et cela aussi renferme une part de vérité. Il n'existe pas ici-bas de mal absolu, et toute erreur est une vérité déformée. On rencontre parfois aussi beaucoup de bonne volonté aveugle dans l'âme de certains révolutionnaires (chez les jeunes en particulier). Mais si l'on considère, dans son ensemble, une « mystique » comme celle du communisme, qui ne voit que, dans ce mélange de mal et de bien, c'est le mal qui est le levain? Un tel idéal apparaît malsain dans, sa fine pointe et sa quintessence : dans cette vérité déformée l'accent porte sur la *déformation* et non sur la *vérité*. Qu'on médite un moment sur cette nuance...

Baptiser la nouveauté, le « progrès » révolutionnaire, sauver la vérité sous l'erreur, entends-je crier. Mais le mouvement révolutionnaire ne constitue pas un progrès, il n'a rien apporté de nouveau au monde, il s'est borné à usurper, à caricaturer les valeurs anciennes, les valeurs éternelles du christianisme. Ce qui est premier dans la mentalité révolutionnaire, ce n'est pas une vérité désirée et poursuivie à travers des erreurs accidentelles

(s'il en était ainsi, on aurait raison de vouloir sauver et baptiser), c'est au contraire l'erreur comme telle ou, pour mieux dire, la vérité *en tant qu'altérée*. Le vrai révolutionnaire ne part pas de la forme obscurément pressentie d'une vérité que son aveuglement transforme ensuite en caricature, il part de la caricature même. Sa parodie de la justice, de la liberté, etc. ne sort pas d'un amour trop court ou trop vert de la vraie justice et de la vraie liberté; elle sort de la haine, du dégoût instinctifs de la vraie justice et de la vraie liberté. Ce n'est pas un christianisme inconscient et larvaire qui meut les mauvais bergers et les faux prophètes; c'est, sous le masque des grands mots volés au christianisme, la haine inexpiable, le refus absolu de l'ordre et de l'amour chrétiens.

Dans ces conditions, que reste-t-il à sauver? On ne sauve pas une caricature, on l'efface et l'on revient à la forme. L'idéal révolutionnaire n'est pas une promesse, un *embryon* de christianisme, c'est un *cancer* (tous les biologistes savent que ces deux choses se ressemblent *extérieurement*) qui se développe sur un organisme chrétien appauvri et corrompu. Il ne s'agit donc pas de sauver « ce qu'il y a de santé » (il n'y en a pas) dans cette tumeur, il s'agit de la supprimer et, ce faisant, de sauver l'organe. Et aussi de fortifier, de purifier l'organe dont la faiblesse et les excès ont rendu possible l'apparition de la tumeur. Il n'y a rien à *sauver* par exemple dans la révolution communiste (on ne sauve pas une maladie, on sauve l'organe malade en tuant la maladie). Mais il y a bien des choses à *corriger* dans l'organisme social dont les tares permettent l'irruption d'un tel mal.

Ah! cette fièvre révolutionnaire, elle ne sort pas d'un christianisme égaré qui se trompe de chemin, mais d'une haine du Christ qui sait trop bien son chemin. C'est la tragédie de certains chrétiens de voir dans tels travaux d'approche de l'Antéchrist l'œuvre d'un Christ imparfait qui cherche sa voie. Le loup ne fait pas partie du troupeau : ce n'est pas une raison suffisante pour le confondre avec une brebis égarée.

Que reste-t-il donc à retenir de cette immense coulée de mensonge, si ce n'est le retour aux vérités éternelles profanées? Qu'avons-nous d'*essentiel* à ajouter à la sagesse politique enseignée par un saint Thomas ou pratiquée par un saint Louis? Au lieu de chercher à baptiser ce qui n'est pas baptisable, il serait peut-être bon que nous nous efforcions, nous chrétiens, d'aller jusqu'au bout de notre baptême et de notre christianisme. Notre tâche n'est pas d'attirer à nous les choses impures, mais de réaliser en nous la pureté. Ce qui importe, ce n'est pas de nous pencher sur des caricatures, c'est de montrer au monde le vrai visage du Christ; ce n'est pas de nous rapprocher des faux idéals, c'est de nous en *distinguer* toujours davantage. *Luceat lux vestra coram hominibus...* Alors seulement, les mensonges se dissiperont dans cette lumière et tout ce qui est pur en dehors de nous nous reconnaîtra spontanément et trouvera en nous sa patrie.

L'IDÉAL SOCIAL CHRÉTIEN

On ne peut se défendre de quelque inquiétude lorsqu'on trouve, sous la plume d'écrivains très catholiques, des expressions comme celles de « quatrième État », de « peuple émancipé » ou parvenu « à l'existence historique », de « majorité sociale des masses », etc., et cela d'autant plus qu'on parle de ces choses comme de merveilles toutes nouvelles et toutes fraîches, comme d'une sorte de prodige auroral. On souhaiterait des définitions exactes... Si tous ces mots sonores visent seulement à signifier que les couches dites inférieures de la société sont composées de personnes humaines dont la liberté et la dignité doivent être reconnues et respectées, nous sommes pleinement d'accord. Mais alors où est la nouveauté? Le moindre chrétien savait cela mille ans avant la

déclaration des Droits de l'Homme. Si ces formules tendent à nous insinuer au contraire que les masses, dont l'éducation est terminée, n'ont plus besoin de tutelle et sont capables de régir elles-mêmes leur destinée, la chose alors est vraiment nouvelle, mais cette nouveauté est de celles qu'on ne peut accueillir sans rire...

Il ne s'agit pas de faire une apologie des idées de « droite ». Ces étiquettes sont stupides. Mais quand le char social est en train de verser dans le fossé de gauche, celui qui montre le milieu de la route ne peut pas faire autrement que d'être à droite. L'autorité, au sens où nous l'entendons, n'a pas d'autre mission que de défendre la liberté contre elle-même. Notre esprit de réaction se borne à réclamer pour le peuple la forme de tutelle qui assure à la liberté, à l'originalité des personnes et des groupes le maximum d'harmonie et de rendement. Nous voyons, nous aussi, les imperfections des vieux systèmes sociaux; la misère matérielle et morale des hommes nous touche autant que quiconque; il arrive même que notre programme de « réformes » coïncide en certains points avec celui des révolutionnaires. Mais la différence essentielle entre eux et nous réside en ceci que nous exigeons, avant de nous faire les promoteurs d'une réforme « juste et généreuse », que les trois conditions suivantes, *dont les esprits révolutionnaires ne s'inquiètent pas*, soient préalablement remplies :

1° Il faut que cette réforme soit *possible*. Certaines transformations (le communisme absolu par exemple) sont incompatibles avec les exigences naturelles, et par conséquent éternelles, de la société humaine. On sait dans quelle région saint Thomas More plaça la nation où fleurissait le socialisme parfait...

2° Il faut qu'elle soit *opportune*, c'est-à-dire adaptée à l'esprit des temps et des lieux; il faut — surtout quand il s'agit de réformes de type émancipateur — qu'elle soit moralement préparée. Ainsi l'Eglise a pu, au cours des âges, supprimer l'esclavage, tempérer les rigueurs de la guerre et du servage, etc., et ces résultats, si tardifs et si médiocres qu'ils puissent paraître, furent du moins *acquis*. Tandis que les semences de liberté ou de bien-être matériel jetées dans des terres non préparées ont levé en raffinements d'esclavage et de corruption;

3° Il faut enfin qu'elle soit réclamée *purement*. Il est une manière envieuse et vindicative de demander la justice qui équivaut à l'injustice et qui, si elle aboutit, aggrave nécessairement celle-ci. *Non potest arbor mala bonos fructus facere...*

Arrêtons-nous par exemple un instant sur le mythe démocratique du « peuple souverain ». Tous les bons esprits ont vu là depuis longtemps une formidable supercherie : d'une main, on donne au peuple un pouvoir pour lequel il n'est pas fait et qui, par conséquent, reste toujours quelque chose de spectral et de platonique, et, de l'autre, on lui enlève les droits qui conviennent à son rôle exact dans la cité. Le bulletin de vote a fleuri sur la tombe des libertés communales et corporatives. Et que représente le pouvoir abstrait de voter en face de l'esclavage d'un peuple livré aux horreurs du libéralisme économique, comme dans l'Europe du XIX^e siècle, ou à celles de la tyrannie étatique comme dans la Russie ou l'Allemagne du XX^e? En droit, en songe, le peuple conduit d'une main souveraine le char de l'État; en fait, il n'a plus même le pouvoir de contrôler et d'organiser les choses qui le touchent de plus près et qui sont à sa mesure : tout ce qui concerne son pain quotidien, son indépendance et sa dignité professionnelles.

Il est sain, il est nécessaire que les « masses » exercent dans la cité un certain pouvoir. Mais, d'abord, il ne devrait pas y avoir de « masses », au sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot. Je me représente un peuple sain comme une multitude hautement

différenciée d'organismes professionnels et locaux accordés les uns aux autres, mais fonctionnant chacun sur son plan particulier. Cette *masse* amorphe, brandissant, comme l'ours son pavé, la *massue* de ses revendications *massives*, est le produit d'une extrême décadence sociale.

Mais je reprends mon propos. Aucune classe, aucun individu ne sont, dans une société normale, absolument exclus du pouvoir. Un élément de démocratie est indispensable à la vie de l'Etat : le gouvernement central, si indépendant qu'il soit dans son ordre, a besoin de s'appuyer sur de puissantes assises de liberté individuelle, régionale, corporative, etc. Mais ce gouvernement du peuple doit rester quelque chose de relatif et de subordonné. Ce que nous blâmons, dans l'idéal démocratique moderne, ce n'est pas le pouvoir de tous (1), c'est l'absence de hiérarchie dans les pouvoirs, c'est la *confusion des pouvoirs*; ce n'est pas le « pouvoir du peuple », c'est l'octroi au peuple d'un pouvoir souverain, mais fictif et stérile, au *détriment* du pouvoir borné, mais authentique et fécond, qui lui revient par nature. Au reste, il ne s'agit là que d'une application particulière d'une des grandes lois (l'enfer lui-même a ses lois, disait Goethe) qui semblent régir la folie moderne : sacrifier le relatif, non plus à l'absolu véritable, à Dieu (lequel sauve et couronne le relatif), mais à *l'ombre de l'absolu*.

L'IDÉAL ET L'UTOPIE

La mystique démocratique brasse des utopies. Le christianisme, lui, a un idéal. Mais comment distinguer un idéal sain d'une utopie? A ceci que, sans le réaliser pleinement, on peut tendre vers lui et s'en approcher. Ainsi certaines réformes sociales inspirées par l'Eglise *et qui ont tenu* constituent un authentique pas en avant dans la voie de la justice et de l'amour. Le mirage, au contraire, se reconnaît à ce qu'il fuit devant les pas. Plus on marche vers lui, plus il s'éloigne, et plus on s'enfonce dans le désert. Le mirage travaille au profit du désert : il est comme l'appeau infernal des sables. L'idéal socialiste de liberté et d'égalité est une utopie, car l'humanité s'en est éloignée dans la mesure même où elle l'a poursuivi avec plus d'ardeur. Mais tout idéal *qui se laisse approcher* — fût-ce de très loin, fût-ce d'un seul pas — n'est pas une utopie.

Il est des « conservateurs » qui traitent d'utopie tout idéal qu'on ne cueille pas avec la main, et le jour même. Ceux-là restent immobiles : la haine du mirage les dispense de la recherche de l'oasis, ils se reposent dans le désert. Il s'agit de réaliser un équilibre supérieur entre le « réalisme » des uns pour qui toute promesse est mirage et « l'idéalisme » des autres pour qui tout mirage est promesse. Il est facile de se cantonner dans l'inertie, il est facile aussi de courir après n'importe quoi; il est plus difficile d'allier l'incessante poursuite de l'oasis à l'incessant refus du mirage. Seul le réalisme *intégral* du chrétien peut cela.

A droite, il est beaucoup trop de gens qui dorment. A gauche, il en est beaucoup trop qui rêvent. Notre tâche à nous est de rester éveillés.

CHRISTIANISME ET SYNTHÈSE

Je sais bien que de tels aveux semblent contre-indiqués à l'heure présente, mais je ne peux m'empêcher de confesser que l'enthousiasme facile avec lequel tant de catholiques présentent

(1) Prévenons ici une équivoque. Le pouvoir de tous est sain dans la mesure où le mot « tous » signifie l'ensemble des membres organiques du corps social, travaillant, chacun à sa place, pour le bien du tout. Mais il est malsain si l'on entend par « tous » la multitude anonyme et désorganisée. Alors, Demos peut s'écrier avec Victor Hugo : « Je suis tous, l'ennemi mystérieux de tout. »

les « grandes démocraties » comme les suprêmes citadelles du christianisme en face des totalitarismes déchainés me cause un certain effroi. Nous avons déjà connu ces rêves en 1914, et nous savons trop quel réveil les a suivis. Il serait bon peut-être — même et surtout dans les heures graves — que ceux qui parlent de la mission de la France apprennent à ne plus confondre en toute occasion France et démocratie.

En réalité, l'idée chrétienne se trouve aujourd'hui menacée simultanément par son contraire et sa parodie, par ceux qui la nient et par ceux qui la prostituent. Et les deux branches de la tenaille nous inspirent une égale répulsion.

Notre attitude est simple : placés devant un dilemme, nous ne consentons pas à ce dilemme.

A droite, on tend à séparer la terre et le ciel, à ne plus voir que la terre. Réalisme étroit et charnel. A gauche, on semble vouloir amener tout le ciel sur la terre, mais, en réalité, on confond les nuées avec le ciel. Et les nuées, en crevant, se résolvent en fange et en corruption (1). Idéalisme vide et impur. Le christianisme unit vraiment la terre et le ciel : il sait que le ciel est non seulement plus pur, mais aussi plus solide que la terre : *firmamentum*... Réalisme total.

A droite, on se résigne facilement à la bassesse, au mal, à la guerre, on ne croit pas aux possibilités de perfection de l'homme. A gauche, on *présuppose* cette perfection, on agit comme si l'homme était parfait. Le christianisme, lui, poursuit la perfection humaine. Il voit jusqu'au fond toute la misère de l'homme, non pour *l'accepter* comme le pessimisme de droite ou pour *l'oublier* comme l'optimisme de gauche, mais pour la *surmonter*.

A droite, on tend à ne conserver du christianisme qu'une morale strictement humaine et fondée sur les seules exigences de la nature. A gauche, on voudrait écraser cette morale sous le poids des exigences surnaturelles de l'Evangile, que, par haine de la vraie nature, on ravale sur le plan de la nature. Le christianisme authentique enseigne que la mystique *présuppose* et couronne la morale.

A droite, on voit facilement d'un mauvais œil le christianisme qui cesse d'être un phénomène purement individuel et subjectif : ses répercussions sociales, surtout si elles dérangent un peu « l'ordre établi », paraissent suspectes. A gauche — nous avons longuement commenté ce point — la poursuite des réformes sociales tend à dispenser de l'effort individuel. Le vrai christianisme est social, mais il est d'abord individuel : pour lui, la révolution intérieure doit toujours précéder, contrôler et garantir la réforme sociale.

Nous ne sommes ni de droite ni de gauche, nous ne sommes même pas d'en-haut, nous sommes de partout. Nous sommes las de mutiler l'homme; que ce soit pour l'accabler comme à droite ou pour l'adorer comme à gauche, nous sommes las de le séparer de Dieu. Nous n'abandonnerons pas un atome de la vérité totale qui est la nôtre. Au nom de quoi nous attaque-t-on? Nos adversaires sont-ils pour le peuple? Nous le sommes. Pour la liberté? Nous le sommes. Pour l'autorité? Nous le sommes. Pour la race, pour l'Etat, pour la justice? Nous sommes pour tout cela, mais pour chaque chose à sa place. On ne peut nous frapper qu'en nous arrachant nos propres membres. Nous sommes pour chaque partie, étant pour le tout. Nous ne voulons rien diviniser de la réalité humaine et sociale parce que nous avons déjà un Dieu; nous ne voulons rien repousser non plus parce que

(1) L'exaltation et l'impureté ont, dans tous les domaines, de secrètes affinités. La chair malade aime à se parer des plus beaux masques de l'esprit. « Entre nous, écrivait Montaigne, ce sont choses que l'ay tousiours veues de singulier accord, les opinions supercélestes et les mœurs soubterraines. » Et c'est cette impureté, cette hypocrisie intérieure de tant de prophètes de la démocratie, dont les ambitions *ont besoin*, pour se manifester et pour aboutir, de se mêler d'idées généreuses, qui faisaient dire à Baudelaire : « Nous sommes républicains comme nous sommes syphilitiques. »

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher

des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



DEVROYE-FRÈRES
ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Matières premières pour Papeteries

∴ CLASSEMENT ∴
Destruction d'archives et de vieux Papiers
DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÈGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479

CÉRAMIQUES
de la lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483



achetez donc, Madame,

du SUPERCHOCOLAT JACQUES.

Il est vraiment unique.

Le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir raffiné, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos désirs : Plaisir, Santé, Economie.

JACQUES
SUPERCHOCOLAT



100 % belge depuis sa fondation, en 1897

tout est sorti de ce Dieu. Nous ne sommes contre rien. Ou plutôt, car le néant est agissant aujourd'hui, nous sommes contre *le rien*. Devant chaque idole, nous défendons la réalité que l'idole écrase. Nous sommes pour le prolétariat contre un Blum, pour la race contre un Hitler, pour la communion contre le communisme... Sous quelque fard qu'ils se présentent, nous disons non à tous les visages de la mort.

Dans la lutte sans issue qui met aux prises les négateurs et les corrupteurs de l'Évangile, nous avons depuis toujours pris position : nous sommes du parti du Christ. Les mauvais bergers ne nous rassurent pas plus que les loups. Nous savons d'ailleurs qu'ils se ressemblent. Ils ont le même mépris pour le troupeau, la même haine pour le Bon Pasteur. Les mauvais bergers sont des loups déguisés.

GUSTAVE THIBON.

« Suomi, ou le Bonheur en Finlande »

Camille Melloy nous donnait récemment *Suomi, ou le Bonheur en Finlande* (1). Nous y avons trouvé le vivant portrait de ce pays, à la veille de ses malheurs et de ses grandeurs, tracé avec une exactitude et une délicatesse de peintre flamand et de poète français. Camille Melloy a connu il y a peu l'heureuse fortune d'avoir séjourné à Helsinki, à Turku, à Viipuri; d'avoir, en visitant les monastères russes, aimé « Valamo ou l'Archipel mystique » et vu, chez eux, à Petsamo, les Moujiks de Dieu; d'avoir connu la Carélie, les jours et les nuits de Koli, puis, poussant vers le nord, passé en Laponie un week-end hyperboréen. Après avoir parcouru en tous sens la Finlande centrale, il revenait à Bruxelles par le même chemin qu'il avait quitté, « le chemin des oies sauvages », car le poète aujourd'hui, quand il peut, laisse la nacelle et emprunte l'avion.

Judicieusement, modestement, l'auteur ne s'est proposé que d'ouvrir devant nous ses carnets de route et l'album aux images. Il n'a pas prétendu ajouter des cordes à son arc, et il s'est contenté de sa lyre. Il ne s'est pas mêlé de ce qui ne le regardait pas et de ce qu'il n'avait pas regardé. Il nous avertit de ne pas chercher dans son petit livre le tableau de la vie religieuse, politique, économique de la Finlande, ni l'inventaire de ses arts et de sa littérature, ni des vues sur la question des langues, qui est là-bas particulièrement intéressante, et sans doute envenimée comme ici par la médiocrité des hommes plutôt que par la force des choses. En somme, il ne dira rien de ce qui eût exigé, pour être bien dit, de longues années de séjour et d'observations. Pour avoir fait le tour de la Finlande, il n'a pas cru avoir fait le tour de l'âme finnoise. Il n'en est pas moins vrai que cette âme finnoise, après avoir lu *Suomi*, nous savons beaucoup mieux où la loger, dans quels hommes et dans quels paysages.

* * *

Camille Melloy possède l'art de voyager. On s'en était avisé déjà en lisant ses *Voyages sans Baedeker* (il avoue, quand on le

CAMILLE MELLOY. *Suomi ou le Bonheur en Finlande*. Aux Editions Alsatia. 203 pages, 18 fr.

pousse un peu, qu'il préfère Joanne). Un art de voyager, s'il ne se confond pas avec un art de lire, implique néanmoins un art de rêver, d'avoir rêvé, fût-ce sur des livres. Que vaut un voyage sans la nostalgie qui le précède et sans la nostalgie qui le suit? Il y avait beau temps sans doute que Camille Melloy, pour avoir lu Andersen et accompagné Nils Holgerson, nourrissait de ces rêves qui permettent, en voyant un pays pour la première fois, de le revoir en même temps, et de mêler délicieusement les vieilles tendresses et les jeunes découvertes. Il y avait beau temps que l'appel de la Finlande devait s'être élevé en lui :

*La longue trompe finnoise a chanté jusque dans mon cœur,
Le cor de Kullervo dressé vers les horizons!*

L'art de voyager, pour Melloy, c'est l'art aussi de ne pas se presser, de laisser le Péril et l'Aventure venir d'eux-mêmes à votre rencontre, s'ils y tiennent. Il croit que la meilleure façon de voyager c'est l'ancienne, où l'on prend son temps. Le beau voyage sera, outre une fièvre heureuse, une longue patience. Ce voyage-ci, à vrai dire, ne comportait pas les périls, à peine les aventures. N'oublions pas que la traversée de la Laponie entière peut s'effectuer aujourd'hui, au départ de Rovaniemi, en un jour, en autocar (531 km.), et que cet autocar après cinq kilomètres franchit le cercle polaire. N'importe, il est possible d'éprouver encore en Laponie — la Laponie, ou *cent mille kilomètres carrés de silence* — l'« horreur sacrée » qu'inspiraient à nos ancêtres les pays et les mers du nord. Et de toute manière, il reste l'Aventure pour les yeux.

Melloy a regardé de tous ses yeux. Ce n'est pas lui faire un reproche de dire qu'il est un voyageur pétri de sensualité. En tout bien tout honneur. On veut dire que ce poète est un peintre, et ce peintre un Flamand pour qui le monde extérieur existe. Il sait se confondre avec une foule, *regarder, écouter, enregistrer, entrer dans l'unanimité de ce grand corps vivant*; goûter l'âme sylvestre de la Finlande dans *la pulpe veloutée de ses framboises et le vin aigret de ses myrtilles*; avec la même gourmandise, se pencher dans les monastères sur les vieux ornements sacrés, en inventorier les couleurs et les nuances, et jouir de *ce raffinement infini de tons empruntés semble-t-il tantôt aux changeants reflets des féeries orientales, tantôt aux fins dégradées des nuits de la Saint-Jean nordique et aux fabuleuses pyrotechnies des aurores boréales*. Et très souvent cette sensualité s'élève, retrouve la poésie des commencements, les sens vierges devant la beauté du ciel et de la terre. Chasseur chargé d'images, de son butin d'un jour d'ardeurs et de fatigues, le poète, au soir, se renferme et se recueille dans sa chambre exigüe cette chambre qui *recevra toute la nuit par ses six petites baies romanes un ciel vert-bleu rempli de cette éternelle rumeur marine, plus apaisante que l'immobile respiration des déserts*.

* * *

Camille Melloy nous propose une géographie de la Finlande, une géographie sans larmes. La sienne est d'abord descriptive, mais non moins humaine, et cordiale.

Des photographies illustrent le volume, qui sont elles-mêmes presque des voyages, et en tout cas les plus pressantes, les plus poétiques invitations au voyage. Mais c'est le texte surtout qui charrie, comme les eaux finlandaises les bois flottés, les plus pures et les plus abondantes images, qu'on devine être aussi les plus exactes. Il n'y a qu'à regarder : *Vers les six heures du soir, le dimanche tout à coup se fit radieux, Le vent demeura froid, mais le ciel devint pur, et dans l'eau calmée et dépliée, aux endroits éclairés de biais, les îlots trempaient leur double. Le soleil pencha son gros fruit mûrissant sur une colline lointaine hérissée de pins, et, plus haut que lui, le ciel fut un autre lac, plus pâle, plus serein*

que le vrai, et où de pourpres îlots oblongs, éclairés par en dessous et comme dorés sur tranche, simulaient un archipel finlandais. Ou encore (après le soleil, la lune) : Un diadème d'or orangé était posé sur le front des eaux, du sud à l'ouest, avec, au milieu, très bas au point de faire croire à un feu de phare, une grosse étoile. Beaucoup plus haut dans le ciel pur et transparent, d'un bleu passant peu à peu au vert, un dernier quartier de lune luisait, large comme une côte de melon, avec les graines et les échancrures. Les îles lointaines étaient fondues dans la mer; les proches, dessinées à l'encre de Chine sur du papier crêpe d'un bleu métallique. Les crêtes des collines, dentelées de pins, sciaient l'or de l'horizon. Ce minuit avait la netteté d'un matin. Et la lune n'était pour rien dans cette clarté; c'était une absence à la fois du jour et de la nuit, un état qui n'était de regret ni d'attente, un éclat, sans rayon, de la matière, comme d'un métal très pur qui se suffit pour faire sa propre clarté. Et qu'il s'agisse des terres et des eaux, des campagnes et des villes (celles-ci, toutes les fois qu'il peut, il les aborde par le fleuve ou par la mer, car la mer et le fleuve sont l'entrée naturelle des villes, « cela est peint ».

Il n'est pas moins curieux de la vie et des mœurs que des lignes et des couleurs. La maison et la ferme, la vie citadine et la vie rustique, les jeux et les habitudes trouvent en lui un peintre et mieux qu'un peintre. S'il traite avec un tel bonheur le tableau intimiste, c'est bien parce qu'il est entré d'abord dans l'intimité de la Finlande. Et il est utile, même pour pénétrer l'âme finnoise, d'avoir avec lui écouté les bûches de bouleau brûler dans le foyer, goûté les appétissantes tartes caréliennes, et vu les caractéristiques fauteuils à bascule où se balanceront le soir (on nous le dit et nous voulons le croire) trois jeunes filles en train de lire Linnankoski ou Sillanpää.

Ainsi apprenons-nous à connaître et à aimer un peuple qui se recommandait déjà à nous, en attendant, par sa lenteur dans l'activité et son activité dans la lenteur, son génie appliqué aux travaux et aux métiers domestiques, sa religion du travail bien fait, son amour passionné pour une nature qui ne lui est élémentaire que pendant trois mois sur douze, son optimisme paisible, sa propension au silence, sa patience robuste. *Ce peuple sait attendre*, nous apprend Camille Melloy. *Il attend son été pendant huit mois chaque année; il a attendu sa liberté pendant huit siècles.* Espérons que des millions de spectateurs enthousiastes, pour voir, ne lui feront pas attendre leur assistance aussi longtemps que cette liberté, ou même que cet été...

Les Finlandais ne sont pas sans nous ressembler un peu, et leur pays au nôtre. Camille Melloy est sensible, plus sans doute qu'il ne croit, à ces ressemblances. Nous n'entonnerons pas le couplet sur notre commun courage; nous noterons plus simplement que les Finnois aiment comme nous, plus que nous, les écureuils, les oiseaux, les beaux et bons dimanches. Il était bon qu'un voyageur de chez nous, passant chez eux, s'arrêtât et dit : *Voici un champ de lin en javelles, à se croire soudain en Flandre.* Dans cet ordre il n'est pas de petites choses, et les détails sont précieux. En ce temps-là, il y a quelques mois, ils l'étaient; aujourd'hui nous avons mieux. Mais enfin ces ressemblances nous inclinaient déjà vers l'amitié finlandaise, et nous persuadaient déjà, gens bornés qui prétendons ignorer la géographie aussi longtemps qu'elle n'est pas entrée dans l'histoire, que ces hommes lointains n'étaient pas des exotiques (les exotiques, nous n'avons plus besoin de voyager pour les rencontrer), mais nos frères.

* * *

Il s'agit bien de géographie! Il s'agit de Poésie, et même de Tragédie.

Camille Melloy ne serait pas le poète qu'il est s'il ne savait éterniser par des mots le temps qu'il fait, évoquer les éléments. L'Eau, la Terre et l'Air. Pour le Feu, d'autres s'en sont chargés. Nous n'oublierons pas, après l'avoir lu, ces terres, ces eaux surtout, partout présentes : *Toujours l'Eau est là, calme et pure, secrètement lumineuse, avec ce regard des âmes préservées.* Nous n'oublierons pas les belles nuits, et cette nuit de la Saint-Jean qui n'est qu'un jour plus doux que le jour; ni ces harmonieuses épousailles des forêts et des lacs, ni ces paysages amphibies, archipels d'îles portées par un archipel de lacs : *Regardez du côté des terres : au bout de ces sapinières, en escalade vers le ciel, luit la barre échancrée d'un lac. Regardez du côté des lacs : partout des terres s'y allongent, vivantes nefs à l'ancre; parfois les îles lointaines, basses, à fleur d'eau, ne se signalent que par une ligne d'arbres, très nets sur le ciel, comme plantés sur l'eau n^{ème} (et c'est un paysage de Zuyderzée); quand la buée lumineuse bleuit l'horizon, d'autres îles, hérissées de pins, ressemblent, dans le rapetissement de la distance, à des flagues de roseaux; et où elle est calme et transparente, l'eau porte aussi leur reflet, comme la pensée d'où elles seraient nées.* Tout cela, Melloy l'évoque en éprouvant, en partageant une joie qui renouvelle une joie vieille comme le monde, la millénaire acclamation à la toute précieuse clarté.

Ce n'est pas la faute de Camille Melloy, mais son œuvre aimable se charge à présent de vertus non prévues. Aujourd'hui que la Finlande nous parle et que les noms finnois signifient pour nous quelque chose, et quelles choses, telle page qui nous dépayait seulement acquiert une résonance pathétique. Des phrases et des mots ont changé tragiquement de sens, pris leur sens véritable. Qui aurait cru, lorsque Melloy évoquait *les eaux vivantes et turbulentes du lac Ladoga*, qu'il annonçait sans le savoir une bien pire turbulence? *Au loin clapotait un bruit de rames. Les pattes tendues en arrière, une oie sauvage volait bas, vers un îlot :* la proposition innocente prend une couleur de mauvais présage. Un petit livre montrait une Finlande encore heureuse en sa vie quotidienne; voici que chaque détail de cette vie quotidienne est devenu poignant, comme les dernières paroles apparemment ordinaires proférées par quelqu'un que nous n'avons pas revu depuis, et dont nous ne savions pas en le quittant qu'il aurait tant à souffrir...

Ainsi un poète de chez nous, avant tout ce que vous savez, élevait, dans son jardin flamand, son monument à la Finlande. Ce n'était ni ne sera un monument funèbre. Mais c'était déjà une pierre sacrée.

CHARLES DE TROOZ

Professeur à l'Université de Louvain

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

En quelques lignes...

Bonne année !

Mais que voici des vœux tardifs ! Les dindes échappées au couteau ont eu le temps d'oublier les hécatombes de décembre ; au fond du tiroir les crotttes de chocolat achèvent de se couvrir d'une poussière grisâtre ; le cyclamen offert à grand-mère s'est flétri. On a même découpé la galette des rois. Et c'est pourquoi j'ai retrouvé, accrochée au dossier de mon fauteuil, une couronne à peine dédorée...

Nos souhaits viennent tard ; mais ils sont d'espérance chargés.

Il ne s'agit point de nous étourdir, tous ensemble. Et le raisonnement est bien court de ces fêtards des deux réveillons qui, m'assure-t-on, ne lançaient les serpentins et les boules multicolores que pour se donner l'illusion d'échapper à l'exercice du maniement de la grenade. Certes, la guerre est aux frontières, et des dangers, de toutes parts, nous environnent. Mais aussi trop de gens nourrissent des pensées catastrophiques et s'ingénient à conjurer les fées bienfaisantes, les ondes heureuses.

Le meilleur cadeau que nous puissions faire, à ceux que nous aimons, en guise d'étrennes, c'est le don d'émerveillement, de sérénité et de joie. Une religion profondément vécue suppose, d'ailleurs, cette toute-confiance. Seuls, se cantonnent dans la désolation des jours mornes et des nuits sans sommeil ceux-là qui ne voient point au delà, qui ne dépassent jamais les communes mesures.

Et nous voudrions ajouter qu'en dépit du jansénisme des uns et de l'hypocondrie des autres, volontiers nous conseillerions à nos lecteurs d'oser demander au Bon Dieu, pour 1940, le bonheur sur cette terre. C'est une bien jolie prière que celle qui commence ainsi : « Mon Dieu, ils sont tant et tant qui ne s'inquiètent, auprès de Vous, que de leur place en Paradis ! Alors, très simplement, très candidement, parce que vous êtes le Bon Dieu et que Vous êtes mon Père, je viens réclamer, dès maintenant, ma part de sourires dans cette vallée où pleureurs et pleureuses sont trop... »

Il me semble que, si j'étais le dispensateur des bienfaits, je ne résisterais guère à ce vœu du cœur.

Le problème de l'agrégation

On sait que la loi de 1929 avait modifié, à la Faculté de Philosophie et Lettres, le système de collation des grades académiques. Aujourd'hui, nos jeunes gens, après quatre années d'études en philologie, ne sont plus docteurs, mais licenciés. L'épreuve qui confère le doctorat suppose la défense publique d'un mémoire de caractère scientifique ; elle est reportée à plus tard. C'est un timide décalque du régime français. D'autre part, le diplôme de licencié n'habilite pas son porteur au *ius docendi*. Pour enseigner dans les athénées, dans les lycées, encore faut-il que le futur professeur se soit soumis aux formalités de l'agrégation de l'enseignement moyen du degré supérieur (ouf !)

L'agrégation comporte des cours théoriques (Histoire de la pédagogie, Pédagogie expérimentale, Méthodologie) et des exercices pratiques : l'impétrant doit assister à un certain nombre

de leçons-modèles, il doit en faire lui-même cinq ou six, sous la surveillance d'un professeur de méthodologie appliquée.

Jusqu'à présent, la plupart de nos étudiants menaient de front les études de licence et d'agrégation. C'est-à-dire qu'ils s'arrangeaient pour présenter la licence en juillet, l'agrégation en octobre. La loi le leur permettait. « Une année de gagnée ! » pensaient-ils.

Mais des protestations se sont élevées. On se plaint du manque de préparation pédagogique des jeunes maîtres. D'autre part, des professeurs d'université croient que les études de licence pâtissent de cette hâte que mettent les jeunes gens à boucler du même coup licence et agrégation.

Le projet de loi qui est déposé sur le bureau de nos pères conscrits stipule que l'agrégation sera séparée d'avec la licence et que les futurs professeurs seront tenus d'y consacrer tout un an.

Que faut-il penser de cette réforme ?

A notre sentiment tout net, c'est outrecuidance que de vouloir, sur les bancs de l'Université, préparer un professeur à son métier d'enseigner. Tout ce que nous pouvons lui fournir, c'est un bagage : des connaissances, une méthode — la Méthode, car il n'y en a qu'une — de la recherche et de la probité scientifiques. Le reste est affaire de don. Parallèlement, je défie n'importe quel professeur de littérature de communiquer à ses élèves le sens du goût. On a du goût, ou on en manque. On est né professeur, ou on est né ennuyeux (dans mon esprit, les deux termes de l'alternative se doivent exclure). Je ne crois pas que le renforcement de l'agrégation se traduira par un relèvement du niveau « magistral » dans nos athénées. J'ai remarqué, d'ailleurs, que la plupart des professeurs de pédagogie et de méthodologie sont de fort piètres « enseignants ».

Nous devons aussi considérer le problème sous un autre aspect. Aujourd'hui que le service militaire retient nos jeunes gens à la caserne pendant dix-huit mois, des raisons d'ordre social militent en faveur d'un « adoucissement » du projet Duesberg. Que s'il faut, à tout prix, donner satisfaction aux zélotes du chambardement, que si vous séparez les études de licence d'avec les études et exercices de l'agrégation, n'exigez qu'un complément de six mois. Six mois + dix-huit : cela fait bien deux ans. Vous ne pouvez pas condamner nos étudiants (la plupart, de condition modeste) à sacrifier trois années entières, au lendemain de la licence. D'autant, on y insiste, que les chances d'améliorer le standing de l'enseignement moyen sont, par ce biais-là, fort minces.

Réduisez les programmes à l'essentiel, et formez des hommes : nous revenons à la seule vraie devise des humanités. Les humanités à l'ancienne mode.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Réflexions sur la morale internationale

S. Em. le Cardinal van Roey vient d'écrire une mise au point aussi lumineuse qu'opportune sur les exigences réciproques de la morale nationale et internationale. Tout comme le Cardinal Mercier fut jadis le théologien du patriotisme en temps de guerre, le primat de Belgique s'affirme aujourd'hui comme le docteur du patriotisme en temps de paix. C'est une même et identique doctrine exprimée en fonction d'autres contingences. Ce rappel des principes fondamentaux incontestables dissipera les nuées accumulées sur ce sujet.

Nous voudrions, aujourd'hui, aborder le même problème, sous un biais différent, en surposant acquises et hors conteste les thèses exposées par l'Archevêque de Malines. En lisant les écrits de certains internationalistes, on est frappé des nombreux paradoxes rencontrés et dus fréquemment à une fausse idée claire qu'il faudrait éliminer. Il s'agit du mythe du sur-Etat. Ces pages n'ont d'autre but que d'en montrer l'inconsistance et de frayer ainsi la route à une conception saine de l'internationalisme. Par surcroît, nous indiquerons, pour finir, deux erreurs particulières.

* * *

Pour déblayer, psychologiquement, le terrain il serait bon de poser, à la base, une vérité évidente mais souvent méconnue : la société internationale n'existe pas comme société autonome et subsistante hors les nations qui la composent. Si nous voulons partir, non de Sirius mais de la terre, il faut se souvenir de ce simple fait : il existe des nations en société et non une société par delà les nations. On est presque gêné d'écrire ces truismes. Et cependant ! Une littérature inspirée des sentiments les plus généreux de charité internationale ou de pacifisme intégral a obnubilé cette évidence au point que les quiproquos les plus tenaces divisent parfois les esprits.

A force de souligner les devoirs incontestables de justice et de charité entre les peuples, de nombreux moralistes ont succombé à la tentation classique : la majoration abusive des valeurs d'actualité. On en est venu à ne plus voir avec la clarté suffisante ce que nous pourrions nommer le devoir d'Etat sur le plan national. D'où le danger de fausser les perspectives par une insistance trop unilatérale et par l'omission des vérités complémentaires. « L'erreur, disait Pascal, n'est pas de suivre une fausseté, mais de ne pas suivre une autre vérité ». Une doctrine gagne toujours à ne pas se faire agressive ou réactionnaire parce qu'elle néglige ainsi, facilement, des aspects essentiels mais d'importance stratégique moindre. La littérature consacrée à la moralité internationale illustre singulièrement la réalité de ce péril. A titre de *test*, nous voudrions donc examiner ici la notion de super-Etat qui hante — comme un idéal provisoirement inaccessible — l'esprit de maint moraliste ou sociologue contemporain.

On sait que plusieurs promoteurs de la S. D. N. avaient conçu celle-ci, primitivement, comme un super-Etat. Un parlement international superposé aux parlements et aux gouvernements nationaux dicterait la loi au monde. L'Empire romain n'eût été qu'une ébauche de cet Empire ou plutôt de cette République mondiale qui allait naître. Chaque patrie deviendrait une province de cet ensemble, une espèce de « gau » dans

une sorte de Reich universel. Et la paix, infailliblement, sortirait de cet universalisme. Il fallut déchanter. La réalité démentit le rêve et la S. D. N., dès le berceau, anéantit ces conceptions trop ambitieuses. Les Etats entendirent rester Puissances souveraines quitte à s'unir sur une base contractuelle. A chaque pas la procédure de la S. D. N. est conditionnée par ce principe initial. D'ailleurs ne se définit-elle pas elle-même dans le pacte constitutif : une association permanente, librement conclue, en vertu d'un contrat synallagmatique, entre Puissances souveraines, pour atteindre ou garantir en commun certains objectifs définis ?

* * *

Tout ceci n'est pas de la morale, mais de l'histoire. Ne disons pas... de l'histoire ancienne, pour ne chagriner personne. Mais voici où reparait la morale. Le rêve du sur-Etat ne s'est pas réalisé, mais il plane, comme une sorte de paradis perdu, dans l'esprit de quelques moralistes. Il suffit de pousser à bout leurs raisonnements pour voir que cet idéal les fascine comme une sublime perfection à atteindre. On dira volontiers — et l'on se croira réalistes — que ce n'est ni pour demain, ni pour après-demain, mais enfin qu'un jour... En attendant, gardons l'idéal en veilleuse et guettons des temps meilleurs. Nous croyons pour notre part que ces temps rêvés ne viendront pas et que, par surcroît, ce sur-Etat serait un malheur et une calamité. Il faut exorciser le fantôme sous peine de brouiller les meilleurs esprits.

Pour la clarté des idées il importe de rappeler une distinction aussi élémentaire que fondamentale. Autre chose est la *communauté* dans la nature humaine, autre chose la *société mondiale* que serait le super-Etat. Il va sans dire que les hommes sont frères les uns les autres, qu'ils participent à la même nature, à la même destinée, aux mêmes lois naturelles. Cela crée des devoirs et des liens, sous l'autorité suprême... de Dieu. Mais de là à concevoir le monde comme une société unique, avec un chef terrestre, imposant une finalité identique, etc... il y a une marge que la logique interdit de franchir. Conclure de l'un à l'autre c'est proprement confondre tout. Mgr Benson a écrit un fort beau livre sur *Le Maître de la Terre*, mais il savait que c'était un roman. Il ne faudrait pas en faire une thèse de philosophie et encore moins un postulat du christianisme. Chaque genre a ses lois. D'ailleurs le Felsenburg de Benson ne peut qu'inspirer une salutaire inquiétude sur la dictature à échelle mondiale. Qu'on le relise !

Dans son livre *Doctrine générale de l'Etat*, M. Dabin dénonce de son côté la confusion entre société internationale et société humaine. « Il existe, dit-il, une société humaine, au sens d'une solidarité entre tous les individus membres du genre humain, solidarité donnant naissance à des devoirs de justice, de charité, d'humanité..., mais qui n'est pas constitutive d'une société véritable, faute de but spécifique et d'organisation propre. Or, en l'espèce, il s'agit d'autre chose : d'une société entre les Etats en vue de mieux réaliser leur fin d'Etat, à savoir le bien de leurs collectivités respectives. La société dite internationale n'atteint donc les individus que médiatement, à travers leurs Etats respectifs. » (*l. c.*, p. 468.)

On ne peut évidemment empêcher personne d'appeler le genre humain une société. Il suffit de s'entendre sur le sens précis des mots et de situer ce dont on parle. Nul ne songe d'ailleurs à nier la sociabilité profonde de la nature humaine. « Tous les hommes, écrit très justement l'abbé Janssens dans son beau livre : *Personne et Société*, sont des manifestations imparfaites de la nature humaine, mais tous la réalisent d'une façon différente et individuelle : ils sont appelés tous à se compléter et à se rejoindre.

dans la poursuite du bien humain complet. La société idéale serait donc l'unité d'ordre, qui engloberait tous les hommes ou le genre humain tout entier. Pareille société représenterait de manière éminente les possibilités et les capacités de la nature humaine, disséminées dans une diversité extraordinaire d'individualités et atteindrait de près la perfection humaine comme telle. Mais cette société idéale n'est pas réalisable pour des hommes, séjournés dans le temps et dans l'espace. Comme chaque homme est stimulé par l'appétit illimité du bien et, néanmoins, doit se restreindre à des actes de réalisation imparfaite, parce qu'il est intimement lié à la matière, ainsi sa nature sociale, qui le pousse à la communauté avec tous ses semblables, est entravée par les contingences d'une vie limitée et ne l'insère, en fait, que dans des fractions sociales de l'humanité. Ces fractions, dans lesquelles les hommes se voient contraints de tendre à leur perfection humaine complète, sont les Etats. Les contingences, qui en restreignent l'étendue, sont précisément les liens, qui attachent les hommes à la matière, qui limitent, par conséquent, leurs rapports dans le temps et dans l'espace, qui les soumettent aux influences de leur milieu et qui unissent ceux qui sont voués aux mêmes conditions de vie matérielle et spirituelle. Tous ces éléments — on pourrait les détailler à loisir — répartissent de fait l'humanité en une multitude d'Etats. »

* * *

L'histoire d'ailleurs montre que ce fractionnement s'impose comme un fait spontané, universel, permanent. Il apparaît « comme une loi générale de la vie des sociétés d'ici-bas, comme une condition favorable à l'épanouissement harmonieux de nombreuses virtualités humaines, pour le bien de chaque groupe et le bien de l'ensemble; bref comme une exigence pratique, normale, raisonnable de la nature de l'homme et de la nature des choses » (Y. de la Brière, S. J., *La Communauté des Puissances*, p. 358).

La psychologie à son tour corrobore la même conclusion. Il n'est « ni juste ni opportun, écrit M. Dabin dans l'ouvrage cité, de songer à un super-Etat dont les Etats particuliers seraient, à la lettre, les membres, les organes ou les sections. Les Etats particuliers, avec l'autonomie qu'ils impliquent, sont utiles non seulement à leurs membres, mais à l'humanité entière, parce qu'ils correspondent à la multiplicité et à la diversité des collectivités humaines, et qu'ils sont mieux à même qu'un Etat universel ou qu'un super-Etat, même décentralisé ou divisé en « circonscriptions », de donner satisfaction aux requêtes d'un particularisme qui est, lui aussi universel, commun à tous les peuples. Bien plus, les Etats particuliers seront mieux à même qu'un super-Etat d'obtenir de leurs membres, là où c'est nécessaire, la subordination aux exigences du bien public international, précisément parce que les hommes obéissent plus volontiers aux prescriptions de leur propre souverain qu'aux impératifs d'une autorité distincte et éloignée » (l. c., pp. 477-478).

En appeler au « progrès » pour réaliser cet « idéal » d'unité terrestre, c'est verser aussi dans ce que Maritain nommait naguère « le mythe du Progrès ». Nous ne sommes plus au temps où ce mot figurait sur les enseignes neuves des Cafés de commerce ou sur le fronton des loges maçonniques, mais si l'adoration du Progrès a disparu, il reste des ferveurs cachées et impénitentes. Si l'histoire ou l'actualité ne suffisent pas encore à détrôner cette idole de nos pères, la seule raison est à même de nous convaincre que toute perfection possible en soi n'est pas, pour autant, destinée à l'état concret et réel de la nature humaine et qu'il est vain de regretter un irréalisable paradis. Comme le rappelait M. G. Thibon dans un remarquable article publié ici même, si

l'idéalisme démocratique lit au-dessus de la porte de l'Eden perdu une inscription ainsi conçue : *Fermé pour cause de reconstruction*, nous y lisons, nous, ces lignes plus réalistes : *Fermé d'indivisibilité*,

Tel est aussi le sentiment de S. Em. le Cardinal lorsque, dans l'article cité, il se pose la question : « Le jour viendra-t-il où le genre humain ne formera plus qu'une société civile ? » « Certains, répond-il, le prétendent. En attendant la réalisation de ce rêve que nous croyons utopique... » il nous invite à regarder en face le réel. Il est toujours d'argereux de chevaucher des chimères. Autant désirer la lune, encore que celle-ci soit quelque chose de réel. La plus noble charité internationale se doit d'être lucide avant d'être un feu dévorant.

Redisons-le, le genre humain n'est pas une société superposée à la société nationale comme un suprême étage. C'est exposer le lecteur à fausser toute perspective que d'écrire comme le fit naguère un moraliste : « L'homme ne fait pas partie d'une société mais de beaucoup. Le besoin que nous avons de vie commune se traduit par la formation de nombreux groupes étagés depuis la famille et le village jusqu'à la nation et à l'humanité. » C'est embrouiller à plaisir la notion de société qui suppose — entre autres — une autorité reconnue et définie. Et quand plus loin le même auteur demande de « joindre l'amour de la grande patrie humaine à celui de notre petite patrie nationale », il emploie le mot « patrie » dans deux sens hétérogènes. C'est une fleur de rhétorique qui n'est pas sans épines et qui cause des dégâts.

Il y a des morts qu'il faut qu'on tue, a dit quelqu'un. Le sur-Etat est de ce nombre. C'est un être hybride mort-né. Mais il importe de savoir que la mort n'est pas accidentelle. Il est de plein droit un cadavre. Il n'y a aucune larme à verser sur cette tombe et tous les regrets sont stériles. Une fois le chemin déblayé, on se trouve en présence de ces choses éminemment réelles : des nations en société. A force d'avoir mis l'accent sur le second terme, il est bon de signaler le premier : des nations.

Il est bien entendu que ces nations ont des devoirs de charité et de justice à remplir, non pas envers une hypostase inexistante comme telle, mais envers ces autres réalités très concrètes et très incarnées que l'on nomme les nations voisines. Et ainsi de suite, par cercle concentrique.

* * *

A partir de ces humbles données de fait, il est possible et souhaitable de concevoir une fédération d'Etats. Avant de créer les Etats du monde ou d'Europe, il eût été indispensable de songer, par exemple, comme le recommandait Foerster dans *L'Europe et la question allemande*, aux Etats-Unis de l'Europe centrale. L'Autriche d'avant-guerre était un essai de ce genre. On peut en penser ce que l'on veut, mais il est permis de croire « que si l'Autriche n'existait pas, il fallait l'inventer ». Sous une forme ou sous une autre, il faut confédérer de proche en proche, sous peine de retourner au tohu-bohu de la genèse. Et commencer par ce qui est confédérable. Comme l'écrivait de son côté, récemment, Charles Maurras : « Nous confions volontiers nos réflexions sur l'avenir à une espérance d'union entre les peuples que resserre le lien de l'esprit latin et de la culture catholique romaine.

» Pourquoi? Parce qu'il y a dans cet ordre-là des affinités de langues, de mœurs, d'éducation, de tradition, par lesquelles des identités ou des analogies de sentiment peuvent être retenues, émues, mises en œuvre. Outre une remarquable facilité à s'entendre due aux racines communes du langage que leurs études ont développées, il y a toutes sortes de relations d'esprit dues à la religion. Des peuples qui se confessent à des prêtres, et des peuples

qui ne se confessent pas, des peuples qui croient à la communion avec leurs morts et des peuples qui n'y croient pas, des peuples qui prient pour les âmes du purgatoire et des peuples qui ne prient pas pour elles, des peuples qui ont le culte de la Vierge, des saints et des peuples qui ne l'ont pas, des peuples qui ont un Pape et des peuples qui n'ont en pas sont des peuples semblables et des peuples différents; leurs réactions sentimentales les rapprochent ou les éloignent : indépendamment de tout point de vue de théologie ou de foi, une politique sensée, intéressée soit à la paix internationale, soit à la fédération ou à la confédération des nations, tiendra compte de ces affinités intérieures et leur donnera, tout au moins en profondeur, une importance psychologique dont il a été fou de faire longtemps abstraction.

» Hé! qu'on soit ainsi ami de tous les hommes, rien de meilleur. Mais si l'on veut les grouper de façon durable, que l'on ne perde pas de vue leur nature et que l'on voie lesquels d'entre eux sont les plus aptes à contracter de premières unions de voisinage moral qui soient autres que verbales ».

A ce niveau, il est possible de faire œuvre réaliste et durable et de concrétiser utilement les devoirs internationaux des Etats. A une condition toutefois, primordiale et irremplaçable : c'est que les nations soient fidèles à elles-mêmes. Etre soi, pleinement : telle est l'exigence fondamentale, métaphysique, inéluctable.

« Soyez proprement ce que vous êtes, disait Péguy, alors on peut causer. » Cela est vrai des individus et des peuples. Le concert des nations ne demande pas l'abolition des diversités, mais l'implique. Etre soi-même et à travers ce que l'on est concourir au bien de l'ensemble, tel est le vœu de toute morale authentique. Dieu lui-même n'a jamais demandé qu'une créature l'honorât en s'anéantissant, et si des théologiens ont soutenu cette idée à propos du sacrifice, le P. de la Taille en a fait bonne et définitive justice. *A fortiori*, la Société Internationale ne peut-elle exiger le suicide collectif pour son service personnel. Comme le dit le Père Salet, S. J., dans un admirable article : « Je ne serai utile aux autres qu'en étant moi-même; une nation ne sera utile à l'humanité qu'en lui apportant, développée au maximum, sa valeur singulière; comme la note musicale n'est utile qu'en étant elle-même, puisque si elle disparaît l'accord ne devient pas plus un mais plus pauvre. » (*Revue des Sciences religieuses*, février 1938.)

A la lumière de ces principes, on comprend que ce ne sont pas les Etats qui existent pour la Société Internationale pas plus que les personnes n'existent pour l'Etat, mais que c'est la Société Internationale qui existe pour les Etats comme l'Etat à son tour est fonction des personnes.

Si l'on objecte que l'Etat peut exiger le sacrifice des individus par exemple à la guerre, nous répondrons que ce droit ne peut valoir qu'à titre exceptionnel et non universel, en ce sens que l'Etat ne pourrait exiger la mort de tous les concitoyens sous peine de faillir à sa finalité. Or ce qu'on voudrait prôner aujourd'hui comme idéal d'hérouisme moral sur le plan international, c'est bien, au concret, ce sacrifice de la collectivité nationale. Ce n'est pas de l'abnégation, c'est du nihilisme. Il serait utile de ne pas les confondre.

* * *

Il semble que les partisans d'un faux internationalisme versent encore dans quelques erreurs qu'il est utile, croyons-nous, de signaler, puisque l'occasion s'en offre.

Quelques partisans de la neutralité « non condamnée mais peu glorieuse » paraissent s'imaginer que le devoir d'intervention

armée dans un conflit s'impose à tous les peuples en vertu d'une identique solidarité internationale.

C'est oublier deux choses. D'abord qu'un pays doit intervenir dans un conflit dans la mesure où cette intervention est « bonne » aussi pour ce pays dans le sens plénier de ce mot.

Comme l'écrit le Cardinal : « Quant à la mesure ou la limite dans lesquelles (les obligations internationales) lient un Etat déterminé, il est hors de conteste que cette mesure ou cette limite se trouve dans le bien suprême de sa communauté nationale; la charité internationale n'oblige pas au détriment du bien national. »

A la lumière de ce principe on comprendra que pour déterminer le vraie convenance de telle ou telle intervention il faudra, par exemple, tenir compte des rapports de voisinage entre les peuples. Ce détail géographique, splendidement oublié par des moralistes dédaigneux de ce « réalisme », fait partie intégrante du cas à examiner!

Notre ministre des Affaires étrangères rappelait cette évidence trop méconnue à propos de l'affaire des sanctions contre l'Italie : « On ne peut pas raisonnablement, déclarait-il, demander aux nations d'un continent de concevoir avec le même réalisme et d'ailleurs la même sûreté de jugement les affaires qui peuvent leur être propres et celles qui peuvent se dérouler à des milliers de kilomètres, là où elles n'ont ni intérêt ni influence. Paix indivisible, assistance mutuelle et même sécurité collective, autant de notions générales dont la portée pratique doit être clairement expliquée et clairement limitée. Agir autrement serait faire fi de l'expérience qui vient de se dérouler dans le monde. » C'est la sagesse même. Le moraliste autant que le politique est obligé de tenir compte de ces modestes données de fait et de ne pas sur-estimer les possibilités humaines.

D'ailleurs, pour calmer toutes les appréhensions, disons qu'il en est de même pour l'amour de l'homme vis-à-vis de Dieu. Même cet amour-là ne serait pas légitime s'il n'était enraciné dans l'homme lui-même, si Dieu n'était pas notre bien. Saint Thomas écrit, sans nulle hésitation : *Dato enim per impossibile, quod Deus non esset hominis bonum, non esset ei ratio diligendi*. Si, par impossible, Dieu n'était pas un bien pour l'homme, il n'aurait pas de raison de l'aimer. Qui oserait dire que saint Thomas prône l'égoïsme? Il énonce, sans plus, la condition *sine qua non* de tout amour créé. Dieu seul est libéralité pure et désintéressement total. Quand il s'agit de l'Etat, ce *bonum*, ce bien commun à poursuivre n'est plus seulement condition, mais motif de toute son activité. C'est sa finalité même.

* * *

La seconde chose que l'on oublie parfois, c'est que les nations ne sont pas égales et que dès lors le devoir d'intervention est conditionné aussi par cette inévitable inégalité. Nous sortons d'une orgie d'égalitarisme. Il serait opportun de rappeler « que la véritable égalité consiste à traiter inégalement ce qui est inégal ». N'est-ce pas le vieil Aristote qui disait cela? Raisonner en moraliste sur la neutralité de la Belgique comme si nous étions l'Italie ou les Etats-Unis c'est risquer, même en morale, quelques jolis paralogismes.

Les hommes sont égaux, les sociétés politiques sont égales en ce qui constitue leur essence et leur fin. C'est entendu. Mais qu'on n'oublie pas d'ajouter que les hommes sont accidentellement inégaux et les sociétés aussi. Dans *La Philosophie du Droit International* M. L. Le Fur rappelait naguère cette distinction :

« Le droit international, disait-il, repose sur deux principes fondamentaux : en premier lieu, l'existence d'Etats juridiquement égaux, entre lesquels il existe des rapports sociaux... Il ne s'agit

d'ailleurs, en réalité, comme pour l'individu en droit interne, que de l'égalité devant la loi (ici la loi internationale), l'égalité de droit, qui n'entraîne aucunement l'égalité des droits ou des capacités. Cette distinction qu'on omet souvent de faire est fondamentale; elle éclaire bien des difficultés et épargne bien des méprises. En droit international comme en droit interne, l'égalité complète, en présence d'apports sociaux très différents et parfois d'obligations inégales, serait complète injustice. Les événements forcent à s'en rendre compte aujourd'hui et à abandonner la conception simpliste de l'égalité des droits, presque aussi contraire aux nécessités sociales que l'est aux faits celle de l'égalité de puissance. Elle rend impossible en particulier le fonctionnement d'une société des Etats sous une forme quelconque. Jamais les grandes puissances, sur lesquelles reposera toujours en définitive le maintien de la paix du monde, ne pourront admettre que, pour des décisions graves, les voix de l'Albanie ou des Républiques de Haïti et de San Salvador (et pourquoi pas aussi du Liechtenstein, de Saint-Marin et de Monaco, pour lesquels la question a été soulevée à Genève) puissent l'emporter sur celles de la Grande-Bretagne ou de l'Italie, et plus tard de l'Allemagne ou des Etats-Unis. Ces lignes, datées de 1922, ne prétendent pas nier le respect dû, en stricte morale, aux puissances « à intérêts limités », mais il serait vain de nier que l'écueil d'un égalitarisme mal conçu viciait, dès l'origine, des conceptions fort généreuses.

Dans ce domaine aussi il y a une mise au point à faire. Il nous suffisait de signaler cette déficience.

* * *

Nous nous sommes borné, dans ces pages, à l'aspect doctrinal des problèmes soulevés. Il va sans dire que ces principes justifient, comme seule légitime à l'heure présente, l'attitude politique de notre gouvernement. En parfaite continuité avec le roi Albert, Léopold III incarne, en ce moment, le devoir royal dans son émouvante beauté. Si l'on a pu dire de la lignée et de la famille en général qu'elle est « une dynastie de vertus », on aime à contempler cette puissance de la tradition à l'œuvre dans le premier de nos foyers. Et félicitons-nous, avec Sa Sainteté Pie XII s'adressant au nouvel ambassadeur d'Italie, que nous aussi nous soyons une des nations « que la sagesse des gouvernants et la propre impulsion intime du peuple ont jusqu'ici préservé de la guerre et ont placé dans la situation la plus favorable pour collaborer à la création et à la restitution d'une vraie paix fondée sur les nobles principes de la justice et de l'humanité ».

LÉON SUENENS,
Professeur de philosophie morale.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeront beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Une Histoire de Belgique sur assiettes peintes

Ce n'est pas tout à fait cela, mais cela y ressemble : par le pittoresque et la saveur du texte et des images. Je veux parler de la jolie *Histoire de Belgique* destinée aux enfants, écrite par Jeanne Cappe et illustrée par Jeanne Kerremans (1). Une chose toute neuve dans notre édition, et à quoi je promets le plus entier succès, tant dans les milieux raffinés où l'on apprécie une simplicité qui n'est point niaise, que dans les milieux populaires où l'on discerne, par une espèce d'intuition, le fonds d'épopée que peut cacher un conte bleu ou une scène de guignol.

Depuis quelques années nos éditeurs poursuivent un bel effort pour offrir aux enfants des livres d'étrennes bien écrits et bien illustrés. Mais s'il rejoint la catégorie des livres d'images qui font la joie des enfants au jour de leur fête, à la Saint-Nicolas, ou à Noël, le présent album s'apparente aussi aux livres scolaires — à des livres scolaires idéaux, dont la rédaction serait confiée à un poète, comme le Nils Holgersson de Selma Lagerlöf, et l'illustration à un véritable artiste (ici je ne vois pas d'exemple ancien à citer). C'est dire que cette *Histoire*, plaisante au point qu'elle ravira l'enfant comme un beau jouet, est sérieuse aussi, instructive et éducative. Un professeur intelligent pourrait la passer, comme manuel, à ses petits élèves.

L'enseignement primaire doit être simple, clair, ordonné, intuitif. L'album de M^{mes} Cappe et Kerremans répond parfaitement à ces exigences.

Nous avons, bien entendu, commencé par regarder les images, comme font les enfants et les grandes personnes, et puis... nous avons recommencé. Mais lisons le texte. Une idée domine nettement tout le récit et en assure l'unité : celle de la formation et de la consolidation, de siècle en siècle, de la nation belge, par une communauté d'intérêts qui, malgré les différences de langue et de caractère, rapproche et lie Flamands et Wallons. Un plan très simple se dessine. Dans le fouillis des grands faits de l'histoire on a fait un choix, et un bon choix. On a pensé qu'il importait moins de retracer tout le cours du fleuve du passé que d'en peindre les plus beaux méandres. Pour mieux dégager l'essentiel, on a sacrifié le secondaire et l'accessoire, retenu les héros et les faits significatifs, omis des époques ternes et des actions, importantes peut-être, mais obscures.

On a désencombré le récit des dates qu'abhorrent les jeunes mémoires, évité avec soin « l'histoire-bataille ». On a donné aux enfants ce que leur esprit est capable de comprendre et de goûter. On a eu raison de croire qu'il est permis et possible d'instruire sans ennuyer. Pour être clair, on a simplifié les lignes. Et on a adopté aussi un style à la portée des jeunes : phrases brèves, sans incidentes, sans beaucoup de subordonnées, sans constructions compliquées. Un style allègre et souriant. Vous croyez peut-être que c'est facile. Il faut avoir écrit pour les enfants si l'on veut se rendre compte de la difficulté de cette tâche. Car il n'est pas question d'être enfantin. La plupart des petits éprouvent du dédain, de la pitié presque, pour les grandes personnes qui se croient obligées, pour leur plaisir ou se faire comprendre d'eux, de se rendre niais et ridicules. Ils tiennent à être traités en petits hommes. Faire le nain, c'est affaire de pitre qui s'ignore. Être simple, c'est tout autre chose. Il s'agit

(1) Un album illustré de 80 pages. Editions des Artistes, Bruxelles.

beaucoup moins d'un procédé que d'une qualité d'âme. Il faut savoir retrouver sa propre âme d'enfant, et c'est pourquoi, sans doute, seuls les poètes réussissent de vrais livres d'enfants. Encore qu'elle n'ait point, que je sache, publié de vers, Jeanne Caffé est poète. Et c'est pourquoi aussi elle a su parler à l'imagination et au cœur. Ses leçons sont intuitives. Des personnages bien caractérisés évoluent dans un décor net, sans surcharges, peint de couleurs vives. Sans le merveilleux complément des illustrations, son texte serait déjà un joli film en couleurs.

Avec ce complément, il l'est évidemment bien davantage. Et je veux dire maintenant le mérite des illustrations. Elles raviront l'artiste et l'homme de goût, et elles raviront les enfants. Succès double, qui est rare. Prenons les images de M^{lle} Elisabeth Ivanovsky : toutes sont exquises; certaines sont bien comprises et goûtées des enfants; mais d'autres, adorables, d'une naïveté raffinée, d'un art plus habile et plus subtil, ne sont pas à leur portée. Elles sont, si l'on peut dire, aristocratiques. C'est en cela surtout qu'elles diffèrent tant de celles de M^{lle} Jeanne Kerremans, qui sont essentiellement populaires, au meilleur sens du mot, par l'inspiration, le caractère et l'intérêt. Elles s'apparentent aux images d'Epinal authentiques, aux scènes des assiettes peintes ou de ces grands mouchoirs rouges de jadis où s'attachait en figures imprimées tout un guignol historique ou légendaire. Cette manière sincère et en apparence un peu fruste des artisans anciens, doués et fervents, il est étonnant qu'une artiste d'aujourd'hui, très fine, très cultivée, l'ait retrouvé sans effort. Je dis : sans effort; je ne dis pas : sans le savoir. Son art est au contraire fort conscient; sa gaucherie est si savante qu'elle tromperait ceux qui sont trop pédants pour la comprendre; sa naïveté ne va pas sans quelque goguenardise; mais le sourire de ses images est si malin qu'on n'en voit pas la gaminerie, sauf parfois dans un des mille détails du tableau. Il y a en elles une santé, une franchise, une joie cachées tout à fait bienfaisantes. M^{lle} Kerremans doit s'être prodigieusement amusée, amusée comme un enfant, en dessinant et en coloriant ses planches. Regardez par exemple « les premiers Belges » au travail : corps trapus et biceps poilus des hommes, robes rouges, aux curieuses rayures, des femmes, tentes indigo ou garance aux graffiti bien primitifs, et cette superbe chèvre violette à l'avant-plan, et, dans la rivière, ces poissons visibles comme dans un bocal, et dans le paysage ondulé où les arbres semblent plantés par des enfants, ce troupeau de chèvres, cette chasse à l'aurochs, etc. Tout cela, avec beaucoup d'autres détails, sous un vaste ciel bleu et blanc, fait, dans une composition simple et claire, un tableau fort complet où le petit élève retrouvera la matière de toute une longue heure de classe. Je marque aussi d'un signet spécial, à cause de leur composition harmonieuse et nette, la villa romaine, le vœu du faisan, la mort de Marie de Bourgogne, le supplice des comtes d'Egmont et de Hornes, et surtout la Révolution brabançonne, qui me paraît l'image de tous points la plus réussie.

Ces illustrations sont en outre parfaitement conformes à la vision enfantine. Ce sont des tableaux composés de détails : rien de confus; même à l'arrière-plan, rien de flou; les personnages sont tous traités avec la même précision, y compris les comparses; les ensembles sont d'habiles juxtapositions. Or, notez que l'enfant raffole de l'épisodique, qu'il choisit dans un tout certains détails et s'y attache, parce qu'ils le touchent ou l'amuse. Regardez ses propres dessins; il simplifie et stylise à l'excès, mais il s'appliquera toujours à rendre certains détails de son mieux. Je vous prie d'examiner, sur les planches de notre *Histoire*, les attitudes des combattants, les chevaux culbutés, les cadavres étendus : n'est-ce pas ainsi que l'imagination minutieuse des petits se les représente, et qu'elle aime les voir représentés? Que cette naïveté vraie est loin des charges idiotes de certains

albums d'étrennes, aussi loin d'ailleurs que de la raideur pédantesque de tels tableaux qui sont censés, dans nos écoles, représenter des épisodes de notre histoire. C'est qu'ici l'art est toujours présent, là surtout où il se cache le mieux.

On le voit, il eût été difficile de trouver collaboration plus heureuse de poète et de peintre, unité plus complète de ton, accord plus parfait de la lettre et de l'image.

Cependant, soyons justes. C'est le peintre Jeanne Kerremans qui a conçu le projet de cette *Histoire* et l'a réalisé d'abord par un album dessiné et peint à la main, destiné à une petite fille d'Angleterre. Cet exemplaire unique, qui a été fort remarqué à plus d'une exposition, n'a jamais pu être multiplié par l'imprimerie, à cause des frais énormes qu'eût entraînés la reproduction des nombreuses enluminures aux nombreuses couleurs. L'album qu'on nous offre est donc un compromis : l'artiste a sacrifié beaucoup de tableaux et beaucoup de couleurs; mais on s'en console devant cette réussite inespérée, — où il serait injuste, disons-le pour finir, de ne pas voir, aussi, la part de mérite qui revient à l'éditeur.

CAMILLE MELLOY.

La Revue catholique des idées et des faits
est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution d'une Allemagne restée une sous l'hégémonie prussienne, vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; perte de prestige et faiblesse de la politique française; problèmes missionnaires et, en particulier, celui du Clergé et de l'Épiscopat indigènes; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Églises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.



REGARDEZ DONC VOS CHAUSSURES

Nugget Polish leur donnera un brillant splendide et durable. Grâce à Nugget, elles ne paraîtront ni fatiguées ni défraîchies par la marche et l'usage. En outre, Nugget protège le cuir contre l'humidité et prolonge ainsi la vie de vos souliers. NUGGET conserve aux chaussures leur souplesse et augmente le confort de la marche. NUGGET donne au cuir un éclat inégalable.

En toutes teintes mode.



"NUGGET"

LA QUALITÉ SUPRÊME

NEUMANN & Co

LIÉGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)
TÉLÉPHONE 100.32 Compte Chèques Po taux 305 812
A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed. R gistre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

EDGARD GRIMARD

MATÉRIEL DE GUERRE
ARMES — MUNITIONS
OPTIQUE

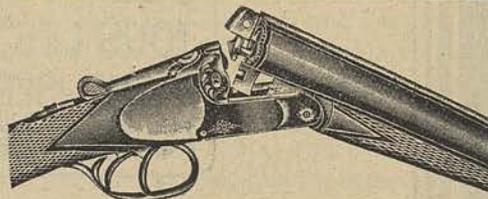


USINE : Quai du Roi
Albert, 106, Bressoux
Téléphone : 252.32

BUREAUX :
90, rue Louvrex, Liège
Téléphones : 139.39 263.65

ARMES

de
toutes espèces



Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société An nyme

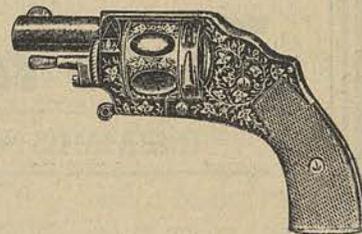
28 et 30, rue Grandgagnage, LIÉGE (Belgique)

Adresse télégr : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse
Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.

Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"
... impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports!*

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !



Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement **TOOTAL**

IMPRIMES * BROCATS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.

L'unité européenne et la S. D. N.⁽¹⁾

II. — La Nation-Etat et l'unité européenne.

La tragédie de l'écroulement de la S. D. N. ne fut pas le que le résultat des passions humaines qui s'y affrontèrent, elle fut due, avant tout, comme je l'ai montré dans un premier article, au conflit et à la confusion entre les deux idéalismes rivaux du nationalisme et de la démocratie libérale, les deux grandes causes du changement politique dans la morale contemporaine.

En théorie, le Président Wilson reconnut pleinement le principe des nationalités en fondant la S. D. N. sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et sur la souveraineté de la Nation-Etat. Mais il ne se rendit pas compte de la puissance des passions collectives que recouvrent ces formules et de la difficulté d'appliquer celles-ci à des Etats comme la Monarchie des Habsbourg, basée sur des principes dogmatiques et religieux.

Aussi, bien que les auteurs du Traité de Versailles tentèrent de fonder leurs changements territoriaux sur le principe de l'auto-détermination des peuples, ils furent impuissants à résoudre le problème des minorités, et même à incorporer les principes wilsoniens dans le *Covenant* de la S. D. N. En fait, cette S. D. N. ne fut, dès le début, qu'une société d'Etats, et l'égalité des membres de la S. D. N. fut entièrement fondée sur le fait de la souveraineté politique, sans référence aucune au caractère national des communautés en cause.

Et il ne s'agit nullement d'une simple question de mots, mais de l'essence même du problème de l'ordre international. C'est que les *nations* sont des éléments permanents qui demeurent avec ou sans reconnaissance juridique, tandis que les *Etats* — nous ne l'avons que trop vu pendant ces dernières années — changent de forme, augmentent ou diminuent, à la suite de guerres ou de révolutions, justement ou injustement, avec ou sans le consentement des peuples intéressés.

Un temps comme celui des guerres napoléoniennes connut un massacre général des Etats d'alors, certains disparaissant pour de bon, d'autres réapparaissant sous une forme nouvelle une fois l'orage passé. Une Société de Nations créée en l'an 1800 eût été entièrement différente dans sa composition et quant au nombre de ses membres, de la Société des Nations qui se forma, en réalité, après la chute de Napoléon. Et le caractère transitoire de ces formations politiques montre bien que tout ordre fondé sur elles comme sur des Puissances souveraines ne peut être qu'instable et sans autorité universelle. En Italie, par exemple, le grand nombre d'Etats qui possédaient *de facto* la souveraineté renforçait les arguments des partisans de l'unité nationale, alors qu'au même moment cette pluralité rendait pratiquement impossible la tâche de parfaire cette unité par entente internationale (ou plutôt inter-Etats).

La principale cause de l'écroulement de l'internationalisme, en théorie comme en pratique, fut donc la carence à reconnaître le caractère artificiel et instable de l'unité politique sur laquelle se fondent tous nos plans d'organisation internationale. Le mot *Etat* signifie simplement une organisation politique indépendante et ne nous apprend rien quant à la nature de la communauté organisée. Un Etat peut être une petite cité comme

Lucques ou un immense empire comme Rome; un territoire minuscule dépendant du domaine familial de quelque maison princière, comme le Liechtenstein ou Monaco, ou une vaste organisation comme la Chine qui fut, pendant des millénaires, un monde fermé se suffisant à lui-même. Il suffit de consulter l'histoire et de voir la multiplicité et l'incommensurabilité des organisations politiques pour réaliser l'absurdité de tout système international qui les traite en égales comme s'il s'agissait d'individus égaux avec des droits égaux et une nature commune. Comparer la Chine au Libéria, ou les Etats-Unis d'Amérique à la République de Saint-Domingue équivaut à comparer la Banque d'Angleterre à une caisse d'épargne villageoise, ou un transatlantique à une barque de pêche.

Sans doute, pareilles comparaisons peuvent avoir leur utilité philosophique ou scientifique pour aider à se faire une idée claire de la nature d'un bateau ou de l'essence d'une barque, mais elles ne servent en rien à l'organisation pratique. Si nous imaginions d'organiser le commerce maritime sur la base d'un vote par bateau, nous n'aboutirions qu'à désorganiser l'ordre existant et à créer l'anarchie et le chaos. La chose est également vraie, bien que l'absurdité soit moins flagrante, si nous voulons créer une organisation internationale basée sur les droits égaux des nations, et admettant que tout Etat *de facto* est *de jure* une nation. Or, voilà bien ce que la S. D. N. tenta de réaliser, car nous trouvons parmi les membres fondateurs de la Société des Nations, dans le Traité de Versailles, les Etats-Unis à côté du Panama, la Grande-Bretagne à côté de l'Hedjaz, l'Italie à côté du Libéria, la France à côté de Haïti.

Et si ce n'avait été là qu'une concession aux besoins temporaires de la situation d'après-guerre, la chose serait moins importante; mais elle va beaucoup plus loin que cela et elle implique les principes sociologiques et l'idéal même du mouvement international contemporain, aussi bien sous sa forme humanitaire laïque que sous sa forme catholique. C'est ainsi que l'exposé le plus clair que je connaisse des principes catholiques en la matière — *Le Code de morale internationale* élaboré par l'Union Internationale d'Etudes sociales — bien que s'occupant de façon exhaustive des droits et des devoirs des Etats, n'accorde qu'une attention superficielle au problème sociologique fondamental de la *nature* même de l'Etat. Il accepte presque sans modification la conception aristotélicienne de l'Etat-cité et l'applique incontinent aux Etats-nations de l'Europe contemporaine. *Domus, Urbs, Orbis* de saint Augustin sont acceptés comme une classification adéquate de la structure sociale du monde actuel.

Or, la théorie politique d'Aristote se fondait sur une analyse assez complète des formes de société existant alors, et elle conservait sa valeur même au temps de saint Augustin. La société civilisée était encore organisée sur la base de l'Etat-cité, et l'Empire romain formait une espèce de société mondiale composée d'Etats-cités qui étaient comme les cellules de l'organisme international. En dehors de celui-ci il y avait le monde chaotique des barbares vivant une espèce d'existence sub-politique et constituant une menace perpétuelle pour la société civilisée de l'*orbis terrarum* romain. Il n'y avait qu'un autre grand Etat civilisé, la Perse, en état d'hostilité permanente contre Rome, et formant une espèce d'antithèse orientale à la monarchie mondiale romaine. Cette structure politico-sociale conserva encore son sens pour l'esprit médiéval, malgré les changements survenus dans le monde. Pour les philosophes médiévaux comme saint Thomas, la Cité restait toujours l'organe politique essentiel, et la place de l'Empire romain fut prise par la Chrétienté considérée comme la Société Universelle. En dehors d'elle il y avait l'Islam, l'Antechrist social, avec lequel le monde chrétien était en guerre permanente; et il y avait les païens de la Baltique orientale progressivement

(1) Voir la *Revue catholique* du 22 décembre 1939.

conquis et incorporés, contre leur gré d'ailleurs, dans la Chrétienté.

Mais à la fin du XV^e siècle ce tableau traditionnel fut brusquement mis en pièces, aussi bien au dedans qu'au dehors. L'Europe eut soudain la révélation de tout un monde de peuples, les sauvages de l'Amérique et de l'Afrique, et les peuples civilisés de l'Extrême-Orient. L'échelle du monde historique et géographique s'en trouva incalculablement accrue. En même temps l'hérésie divisait le monde chrétien en camps ennemis, et de la ruine des principautés féodales et des cités libres naquit la nouvelle monarchie, armée du pouvoir absolu et revêtue de la majesté d'une prérogative divine.

Depuis lors, l'Etat — l'organisme politique typique — ne fut plus la Cité, mais la monarchie nationale. Il eut un caractère nettement impérial et se modela plutôt sur l'Empire romain que sur l'Etat-cité. Cependant il ne possédait pas le caractère universel de l'Empire, ses ambitions et ses revendications étant toujours limitées par l'existence d'autres Etats similaires dont il reconnaissait les droits en théorie, même s'il les négligeait en pratique.

La Chrétienté, au sens médiéval d'une grande communauté chrétienne régie par une double hiérarchie, avait beau ne plus exister, ses traditions étaient suffisamment fortes pour créer un lien « culturel » entre les peuples d'Europe, lien qui les réunissait dans une vague société d'Etats souverains. Et malgré tous les changements que le monde connut pendant les deux derniers siècles, par la montée de la démocratie et par le développement de la conscience nationale, le même moule social continua et continue toujours de modeler notre conception des relations politiques et internationales. Notre idée de l'Etat dérive encore, plus ou moins, des Etats-nations qui se développèrent en Europe occidentale pendant les quatre derniers siècles. Nos idées de société internationale et même de Société mondiale des Nations, sont toujours moulées sur le modèle de l'ancienne Société européenne d'Etats — tandis que, d'une manière analogue, le nouveau nationalisme des peuples non-européens est influencé consciemment ou inconsciemment par l'exemple et les idéals d'Etats nationalistes européens.

Et pourtant il s'agit bien de phénomènes profondément différents. L'Inde et la Chine ne sont pas des nations au même sens que la Suède ou que l'Irlande. Ce sont des unités culturelles, sans analogie aucune en Europe, si ce n'est avec l'Europe elle-même. D'autre part, la Turquie est devenue une nation dans le plein sens occidental de ce mot, mais cela ne se fit que par une rupture radicale avec le passé, rupture qui transforma la civilisation du peuple autant que le gouvernement de l'Etat. C'est ainsi que le nationalisme oriental, qui surgit en réaction contre l'hégémonie européenne, est lui-même la preuve la plus frappante de la puissance de l'Europe à changer le monde.

Toutefois, il nous faut tenir compte du fait qu'il n'y a toujours pas de civilisation mondiale dans le sens où il y eut, dans le passé, une civilisation européenne. Il y a certes des forces puissantes qui brisent les vieilles divisions entre peuples et cultures, mais il y a également des forces puissantes travaillant en sens contraire, et celles-ci menacent de briser et de détruire l'unité de la civilisation occidentale, de cette civilisation qui fut, jusqu'à présent, la vraie source de l'ordre international pour autant que le monde ait connu.

(A suivre.)

CHRISTOPHER DAWSON.

(Traduit de l'anglais.)

Un prophète de bonheur

L'Europe après Hitler (édit. de l'Efficiencie, Bruxelles) est la traduction de *Post-Hitler Europe*, de Herbert-Newton Casson, auteur de nombreux ouvrages sur la conduite des affaires et l'art de vivre. Publié quelques mois avant la guerre, mais déjà en pleine tension internationale, le livre est intéressant et original. Il rend parfaitement le point de vue britannique et présente ce mélange de bon sens, de flegme et d'humour qui caractérise l'animateur anglais.

Au premier abord, l'ouvrage a quelque chose de déconcertant. Rien de plus clair et, souvent, de plus juste que ses idées. Mais il procède plutôt par affirmations sereines et catégoriques que par démonstration. Herbert Casson n'accumule guère les preuves; ses pronostics ont l'assurance de l'homme qu'une vie longue et active a enrichi d'expérience. Son œuvre n'est pas littéraire ni logiquement ordonnée, à la manière française. Il s'abandonne à la spontanéité d'une causerie qui va, revient, jette une citation frappante, s'arrête un instant à une statistique, opère de rapides rapprochements avec toutes les époques de l'histoire et, dans un beau désordre, mais toujours calme et sans passion, finit par imposer sa conviction.

Délibérément optimiste, il ne cache pas son intention de guérir le monde de la maladie de la trépidation qui l'accable. Rien de plus simple que l'idée fondamentale sur quoi s'appuie cet optimisme. Elle se résume en un adage corroboré par toute l'histoire : *Violenta non durat* :

« Quiconque a étudié le cycle de l'histoire peut prédire que la situation actuelle de l'Europe est trop tendue et trop absurde pour se prolonger.

« ... Aujourd'hui, le pessimiste est l'homme à courtes vues et l'optimiste, celui qui dirige ses regards vers l'avenir. Si nous détournons les yeux des articles de tête des journaux, si nous observons plus loin, nous verrons le début d'une longue période de paix et de prospérité pour l'Europe. Telle est mon opinion. »

Opinion défendable. Et nous, chrétiens, ajouterions d'autres raisons d'optimisme, que M. Casson n'exploite aucunement. Mais notre intérêt immédiat nous fait poser la question : « Et quand cela se produira-t-il ? » Ici l'histoire n'est pas d'un grand secours. On citerait aisément des régimes violents qui pesèrent sur toute une génération.

Ah! malchance du prophète! A peine le livre paru, les événements lui infligent, sur un point précis, un fâcheux démenti :

« Je pense, écrivait-il, qu'il est permis de prévoir qu'il n'y aura pas de seconde grande guerre et que l'animosité et la tension actuelles s'atténueront. »

Encore moins aurait-il pu annoncer l'intervention de la Russie!

* * *

N'empêche. Ces méprises sont fatales. Il y a toujours en histoire une part d'imprévu, connue de Dieu seul. Nous n'en suivons pas moins avec curiosité les supputations d'un homme qui connaît si bien l'Allemagne et le monde. Il tient en grande estime le peuple allemand. Les Allemands sont, par nature, plus passionnés pour le travail que pour la guerre. Ils sont simples, peu ambitieux et sociables. S'ils paraissent tout autres aujourd'hui, c'est la d.c.ature d'Hitler qui a temporairement changé leur nature. Ils la retrouveront. La règle est générale :

« *Lorsqu'un dictateur disparaît, ses partisans se disputent toujours. Ils dissocient les pays que le dictateur avait soudés en créant l'unité forcée et en usant de l'oppression.* »

Bref, après Hitler, l'Allemagne se divisera en cinq ou six tronçons. Il y aura peut-être un ou deux ans de guerre civile avant d'aboutir à cela :

« *Soyez assurés que, quelque part en Allemagne, un patriote attend son heure. Tôt ou tard, cette heure viendra. Cet homme restaurera le respect de soi et la liberté du grand peuple allemand.* »

Voilà les toutes dernières nouvelles de la guerre.

* * *

Passons à deux bons chapitres : les petites nations efficaces et la restauration des entreprises privées.

L'âge d'or, après la guerre, entraînera la multiplication des petites nations. Actuellement déjà, les nations les plus efficaces sont (après la Grande-Bretagne, évidemment) la Suède, la Norvège, le Danemark, la Hollande, la Belgique et la Suisse. A en juger par le plus haut pourcentage des résultats obtenus, ces pays ont atteint un « standing » bien supérieur à celui de n'importe quelle grande nation. Les grands pays, comme les grandes entreprises, sont handicapés par l'exagération des dépenses publiques, par les frais généraux, bureaucratie, armée, marine, etc.

Beaucoup de vrai en tout cela. Encore faut-il que les petites nations ne soient pas dévorées par les grandes...

L'autre prédiction agréable est l'annonce de la fin de la « période socialiste », qui sévit depuis cinquante ans. L'échec de l'expérience socialiste sera le signal d'un rebondissement des entreprises privées. Car les Etats ont subi l'influence néfaste des idées marxistes :

« *Depuis la Grande Guerre, la plupart des gouvernements contrôlent de plus en plus les affaires. Ceux qui font faillite régissent ceux qui réussissent.* »

Et ceci, qui est délicieux :

« *Toute nation semble actuellement comprendre deux éléments principaux : le gouvernement et les contribuables, les tondeurs et les moutons. Fait extraordinaire, les tondeurs emploient tous les moyens pour empêcher les moutons de produire plus de laine.* »

Heureusement, tout cela touche à sa fin. Et notre prophète optimiste en tire une conclusion pratique pour les capitalistes, s'il en est encore : Investissez vos capitaux, c'est le bon moment :

« *Les cours sont bas. Il y a de nombreuses occasions d'acheter aux pessimistes. La meilleure époque pour acheter est celle où la panique fait baisser le prix de toutes choses... Celui qui a le cran de le faire y trouvera largement son bénéfice.* »

Et voici la mot de la fin :

« *A mon avis, la première grande étape du progrès mondial sera la disparition des politiciens professionnels.* »

Que la vie sera belle en 1950!

PAUL HALFLANTS.

Maurice Gauchez

Romancier des frontières

On doit à Maurice Gauchez, homme multiple et auteur fécond, une suite de récits qui ajoutent un chapitre original à notre littérature d'inspiration régionaliste (1). Pas moins. Ces romans-frontières, comme les appelle l'auteur, composent une fresque largement brossée de nos provinces limitrophes. Maurice Gauchez y étudie, à travers ses personnages, le visage un et divers de l'âme belge. Ce n'est pas le moindre mérite d'une entreprise littéraire de ce genre. L'auteur a voulu, d'autre part, nous initier aux us et coutumes de nos provinces un peu à la manière des reporters, ces fils spirituels d'Emile Zola, sans négliger le cadre propre à chacune d'elles. Au contraire. Pour plus d'atmosphère encore, il fait parler ses personnages dans la langue de leur terroir. Sans doute, le procédé n'est pas nouveau. Mais il faut savoir gré à Maurice Gauchez de n'en point abuser. Ajoutons que de cet amoncellement de matériaux, l'imagination truculente de l'écrivain a su tirer le meilleur parti. L'histoire qu'il nous conte dans chacun de ses romans-frontières est captivante et, souvent, dramatique. Jamais elle n'est dénuée d'intérêt. Quant aux héros mis en scène, ils appartiennent pour la plupart aux classes sociales les plus humbles. Petites gens dont la sagesse et le bon sens font la grandeur de tout un peuple laborieux et si particulariste. Certes, l'auteur a campé ses personnages en peintre épris de pittoresque plutôt que de psychologie. Il s'apparente ainsi à nos meilleurs écrivains régionalistes : les Camille Lemonnier, les Georges Virrès, les Georges Eekhoud. Il continue la seule vraie tradition littéraire spécifiquement belge, si on peut dire; tradition qui a pour elle d'avoir sauvé nos auteurs de la confusion littéraire de l'après-guerre. Nous devons à la vérité de dire que nos romanciers et nos poètes n'ont rien sacrifié de leur personnalité, ou si peu, à certain cosmopolitisme de l'esprit qui n'est ni chair ni poisson. Comme eux, Maurice Gauchez s'en tient au simple spectacle de la vie et de la nature où, d'ailleurs, le drame est quotidien. Il l'a prouvé dans la série de ses romans-frontières si heureusement inaugurée naguère avec *Cacao* et *La Maison sur l'eau*. Le père spirituel de Jef-et-sa-pipe, Long-Susse et La Grenouille, délaissant l'Escaut et la Métropole, a publié depuis : *Le Roman du Grand Veneur*, une évocation savoureuse des bois de Chimay, sa ville natale. Suivirent : *Le Baron des Robeaux* (Thiérache), *Marée des Flandres* (Ostende), *Par-dessus les moulins* (Ardenne flamandes), *Au Cœur des Fagnes* (Hautes-Fagnes), *Le Démon* (Limbourg), *La Grange-au-Bois* (Gaume) et, enfin, *Hôtel de la Paix* (Semois) et *Tignasse* (l'Entre-Sambre-et-Meuse).

Il conviendrait, certes, d'analyser chacun de ces ouvrages en particulier. Mais faute de place, nous nous voyons dans l'obligation de faire un choix. Retenons notamment : *Le Démon*, dont l'action se place dans le cadre mi-rural, mi-champêtre de ce bourg tristement célèbre qui a nom Gheel. Là vivent et souffrent, parfois, de pauvres illuminés. L'auteur a silhouetté quelques types classiques de fous. Son pâtre de Java, chanteur de cantilènes maléo-javanaises, et le Kronprinz de Nassau ont beaucoup de relief. De francs drilles comme Chârel Doom, Mille

(1) Il convient de noter ici que les romans de M. Gauchez ne sont pas à recommander à tous les lecteurs, ceci, de par certaines de leurs audaces.

de Zwart et Rikske Van Lier se mêlent à ces personnages pour le moins singuliers. Ce sont là les héros d'une histoire d'amour et d'un crime au village. C'est l'occasion, pour l'auteur, d'évoquer la Campine avec une étonnante vérité.

Par-dessus les moulins, une œuvre fleurant bon le terroir où l'auteur, une fois de plus, a campé des personnages d'origine. Les multiples péripéties de ce roman se déroulent dans la Flandre Occidentale dont il célèbre les pittoresques et riantes vertus. Les amours coupables de la belle Fonsine, épouse Cockx, avec le peintre Jean-Jacques Neveu constituent le nœud et le dénouement d'une action particulièrement captivante et corsée d'une tentative d'assassinat. L'auteur y conte la vie des ouvriers frontaliers, ces « Flamins » de Courtrai et d'ailleurs, employés dans les tissages de Tourcoing et de Roubaix, au travail du lin et de bien d'autres choses encore. Un livre haut en couleurs et d'un réalisme de bon aloi.

Hôtel de la Paix et *Tignasse* sont les deux derniers récits parus dans la série des romans-frontières.

Entre les pensionnaires et les familiers de ce curieux *Hôtel de la Paix* (1) — Belges, Français, Anglais, Hollandais — s'ébauchent les chapitres d'un roman où l'amour sans passion, plaisir des vacances, conduit cependant au meurtre et au suicide. Ce drame aura pour résultat d'abrèger, céans, le séjour des pensionnaires. D'autres leur succéderont comme dans n'importe quel hôtel du monde. Rien n'est mieux à l'image de la vie qui continue et où tout passe. L'auteur y évoque, par ailleurs, le merveilleux décor de la Semois à Bohan et dans les environs d'Alle, de Vresse et autres coins enchanteurs de la capricieuse vallée. Le personnage de Michel Démidof, Russe exilé, hôtelier original s'il en fut, ne nous est, peut-être, pas inconnu. Sa femme, une aimable Wallonne, et le maître d'hôtel Auguste Deschoolmeester sont des personnages non moins réussis. Une œuvre attachante par son « climat » et dont l'action est vivante au plus haut point. L'auteur y fait allusion, entre autres, à la révolution bolchévique et à l'héroïque campagne des Tchèques conduits par l'amiral Kolchack.

Tignasse (2), dont l'action se déroule, cette fois, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, est d'une veine différente. L'auteur a campé son héros principal, Cléophas Jéhu dit « Tignasse », avec beaucoup de force. Il l'a entouré de personnages qui réalisent des types très réussis, comme M. Napoléon Laloyaux, le professeur héroïque; Constantin Wiart, le sabotier; Sanquin, le boulanger; Speileux, le garde-chasse. De beaux visages de femmes apparaissent dans l'existence mouvementée de Tignasse : la malheureuse Orpha, l'ardente Norbertine, Rosalie, la jeune Mantia. A la suite du héros, on revit l'angoisse des populations devant l'invasion allemande, l'horreur des combats et le long calvaire des réfugiés. La tourmente a fait de Tignasse un enfant perdu dans le désarroi de l'invasion. Il échappe aux Allemands pour échouer, dans un piteux état, à Montignies-Saint-Christophe. Une petite fille qui s'appelle Norbertine sera sa providence. Recueilli par les Speileux, il restera sous leur toit pendant toute l'occupation, les aidant à sauver des soldats français cachés dans les bois environnants. Nous le suivrons dans ses expéditions et découvrirons ainsi cette magnifique contrée de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Après la guerre, ayant appris la mort de son père, tombé au champ d'honneur, il n'a de cesse d'avoir retrouvé sa maman. Il la rejoint finalement dans le Nord de la France où elle tient une cantine avec Alep-le-Sidi. Elle n'est guère heureuse avec son compagnon arabe. Un jour, au cours d'une scène, Tignasse bondit sur Alep qui menaçait sa mère. Pour se venger,

celui-ci troublera méchamment les amours de Tignasse et de Norbertine, sans arriver cependant à ses fins. Hélas! la pauvre Orpha sera tuée par le sidi. Une œuvre puissante qui est du meilleur Gauchez, et qui continue, on ne peut mieux, la collection de ses romans-frontières (1).

FRANZ STEURS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LA RÉVOLUTION DU NIHILISME

M. Hermann Rauschnig, ancien président du Sénat de Dantzig, ancien chef nazi et ancien confident du chancelier Hitler, vient de publier deux livres qui sont, le second surtout, parmi les plus bouleversants qui se puissent lire : La Révolution du Nihilisme, et Hitler m'a dit.

M. Rauschnig est convaincu, et sa démonstration est singulièrement troublante, que Hitler n'a qu'un but : la domination du monde. Et par tous les moyens...

Voici ce qu'il écrivait, peu de temps avant la guerre, — d'une guerre qu'il tenait pour inévitable et fatale — sous le titre : Vers l'apogée de la puissance et de la domination :

Technique et tactique

Revenons sur la technique et la tactique qui ont conduit Hitler au succès, jusqu'à présent du moins. L'Allemagne avait des millions de chômeurs. Elle était prisonnière de traités qui faisaient peser une menace de sanctions sur chacun de ses mouvements. Six ans après, la voici la plus forte des puissances militaires, et son hégémonie en Europe est presque incontestée. Les traités sont déchirés; l'Allemagne est inattaquable, et aspire à la domination du monde. Sa puissance touche à l'apogée. Personne ne discutera l'importance du résultat et un Allemand, moins que personne, aurait sujet de s'en indigner, s'il ne planait sur tout cela un sentiment de malaise et d'inquiétude.

Une volonté opiniâtre a triomphé. Elle avait à son service une activité toujours tendue, sans scrupules, une imagination appliquée à détruire, une force nerveuse toujours supérieure à celle de l'adversaire. Hitler a un don de divination; son impulsivité a toujours trouvé le moyen d'agir rapidement, de fondre sur les positions adverses; il discerne les signes de faiblesse, et il en profite; il exploite son avantage sans la moindre générosité, se moque de la règle du jeu, et des pauses pour souffler... Mais tout cela n'eût pourtant pas mené au succès, si l'adversaire n'avait été disposé à admettre le relèvement de l'Allemagne, sinon toutes les méthodes appliquées pour l'obtenir. La situation était mûre pour Hitler.

Cela explique-t-il tout? Je crois que cela n'explique pas grand-chose. Si l'adversaire ne veut pas faire front, cela peut signifier qu'il a reconnu que l'ordre qu'il défendait ne vaut plus la peine d'être maintenu. N'est-ce pas précisément le grand mérite de Hitler d'avoir su discerner la vraie faiblesse, d'avoir compris que, dans de fausses hiérarchies, de fausses grandeurs occupaient un rang usurpé. Ne faut-il pas voir là le secret de son succès et de ses décisions imperturbables. Le

(1) Edit. Labor, Bruxelles.

(2) Edit. Neggor, Louvain.

(1) M. Gauchez vient de publier un nouveau roman : *La Grange-au-bois*, roman frontière (Florenville, Braconnier).

peuple allemand ne veut ni la guerre, ni la révolution, ni tout ce dynamisme. Il désire la paix et la tranquillité, comme la masse dans tous les pays. Mais toutes les nations qui ont dirigé le cours de l'histoire ont eu à leur tête une « classe supérieure » qui savait brider ce pacifisme naturel de la masse. Dans les démocraties occidentales cette classe n'existe pas; leurs gouvernants ce sont, à tout prendre, les bonnes gens du pays sous son meilleur aspect, mais non les représentants d'une élite des chefs, d'une « classe supérieure capable de faire l'histoire ». Les démocraties se retirent de l'histoire universelle. Cette faiblesse reconnue par les nations dynamiques a fourni à celles-ci le point de départ de leur politique; elle a rendu efficaces la technique et la tactique de Hitler. Celui-ci a su profiter de la pente naturelle et l'utiliser habilement. Même quand il semblait s'aventurer contre la nature et la loi des probabilités, il fit en sorte d'avoir derrière soi toutes les forces réelles de l'évolution et de les faire agir en sa faveur. Il nageait avec le courant.

Cette constatation ne diminue en rien son mérite, mais elle n'explique pas encore tout. Il faut éviter l'erreur grossière d'attribuer à une technique supérieure et sans scrupules ce qui vient de raisons plus profondes. Les méthodes de combat particulières au national-socialisme n'auraient pas été assurées du succès, si la situation politique et l'état d'esprit général n'avaient contribué à leur efficacité.

Pour une grande politique extérieure allemande, orientée vers l'avenir, Haushofer estime qu'il importe surtout de savoir attendre le moment opportun pour surprendre l'adversaire par une attaque décisive. Il rappelle le proverbe qu'aimait à citer le prince de Bülow : « Tout vient à point à qui sait attendre. » La nouvelle politique extérieure est toujours prête à intervenir. Elle en guette l'occasion. Elle interviendra en tout cas. Et elle ira chercher les justifications les plus étranges et les plus lointaines. Elle ne craindra pas de se contredire en apparence, comme dans la question coloniale. Mais elle est convaincue que le mouvement peut seul faire avancer la révolution totale. Elle ne laissera donc échapper aucune possibilité de maintenir tout en mouvement, car les problèmes, même les plus éloignés, sont si étroitement liés entre eux qu'ils peuvent précipiter la dissolution révolutionnaire de l'ordre ancien. Il faut seulement éviter de laisser les choses s'engourdir, s'encroûter. Aucun problème n'échappe à la nouvelle politique allemande. Tous lui sont importants. Elle ne peut se désintéresser d'aucune partie du monde. Elle doit être omniprésente, afin d'accomplir partout son travail de décomposition.

L'affaire d'Autriche et surtout celle de Tchécoslovaquie — où du point de vue technique la gradation des exigences fut absolument magistrale jusqu'à la solution finale — peuvent éclairer même le profane sur la tactique du Troisième Reich. Au fond, ce sont toujours les mêmes moyens que le national-socialisme depuis qu'il existe, a développés et appliqués. Pour qui s'est familiarisé avec ces méthodes, prévoir l'issue de l'affaire autrichienne et de l'affaire tchèque n'était vraiment pas un tour de force. Seule l'attitude de l'adversaire pouvait surprendre. Délimiter les problèmes, les isoler des complications possibles, décomposer un problème en questions de détail, en diverses phases d'évolution, toujours faire comme si la phase qui vient d'être atteinte était définitive, allonger le tir aussitôt qu'une position a été enlevée (ici, le langage militaire s'impose), concentrer toutes les forces sur un seul point : tout cela est connu. On va jusqu'à faire appel à l'idéologie adverse : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, principe des nationalités. De même, il ne faut pas s'étonner que le but ne soit jamais nommé, qu'il ne s'agisse jamais, en réalité, de ce qui est officiellement annoncé. La seule chose surprenante, c'est que tous ces artifices ne soient

pas encore usés. Malgré la clarté de cette tactique, l'adversaire du national-socialisme se laisse encore égarer par elle. Il est toujours disposé à négocier. Pourtant Hitler a déclaré lui-même que celui qui veut négocier est déjà vaincu d'avance. C'est pourquoi il présente aussitôt des exigences nouvelles afin de déconcerter l'adversaire. Toujours attaquer, ne jamais perdre l'initiative, ne jamais se laisser acculer à la défensive, tout cela est tellement évident qu'il ne reste qu'un point obscur : la réaction toujours pareille de l'adversaire. La victoire revient à celui qui est toujours prêt à accepter le risque. Aujourd'hui, on peut déjà poser en principe que la part de risque ira en diminuant dans l'action future de Hitler. Tout nouvel avantage acquis restreint le risque à venir. Et pourtant, tout le mécanisme de cette politique a été clairement exposé; une lecture attentive de *Mein Kampf* aurait démontré qu'il s'agit moins ici d'une tactique magistrale que de l'application rigoureuse d'une recette établie par le Führer lui-même. En raison de l'importance de cette tactique, je citerai ce passage de *Mein Kampf* (p. 759) :

« Un vainqueur avisé imposera toujours ses exigences au vaincu autant que possible par fractions. Avec un peuple qui a perdu sa force de caractère — et c'est toujours le cas pour celui qui a capitulé de son plein gré — le vainqueur est en droit d'escompter que ce peuple ne trouvera jamais dans chacun de ces actes d'oppression pris à part une raison de reprendre les armes. Plus les hommes ont accepté ainsi d'exactions les unes après les autres, moins ils trouveront justifié de résister à une nouvelle oppression, unique en apparence, mais qui revient sans cesse, surtout si, tout compte fait, ils ont déjà supporté sans mot dire beaucoup plus de misères et de plus grandes (1). »

Cela dit tout ce qui est nécessaire à la compréhension. Mais qu'y a-t-il de révolutionnaire dans tout cela? Ici, une distinction s'impose. Il y a d'une part une technique absolument personnelle et propre à Hitler, il l'a élaborée et s'en est servi seul; elle est donc inimitable; elle lui a permis de faire aboutir ses prétentions à devenir le chef du parti, et elle le qualifie pour être le maître qui fait la leçon à tous ses paladins. Mais d'autre part, le principe fondamental de cette tactique est nihiliste et révolutionnaire. L'élément personnel, c'est l'immense habileté, l'élasticité, l'attention toujours en éveil, ce don de médium qui le met en contact, en communication avec toutes les forces qui jouent dans un problème. L'élément personnel, c'est « l'inflexible résolution », le manque de scrupule, la dureté de la volonté, qui compensent et au delà un besoin de repos et de détente paresseuse.

Hitler sait attendre; cette qualité, qu'on a prise à tort pour de l'indécision et de la passivité, montre qu'il ne peut se décider avant que le problème l'ait touché intérieurement, avant d'avoir senti la conjoncture. C'est un calculateur froid et réfléchi, doué d'une sensibilité intuitive, irrationnelle : bref, c'est un tempérament révolutionnaire. Quand cela lui fait défaut, sa technique est stérile, il se trompe dans les mesures qu'il prend. C'est toujours l'adversaire, l'ennemi qui éveille son tempérament. Il s'enflamme au sentiment de sa supériorité, à la certitude de sa puissance gigantesque par rapport aux « nains » d'en face. Il est impossible de se représenter Hitler sans adversaires, sans les adversaires qu'il a maintenant dans la situation du monde : les démocraties, les bourgeois, les gens « comme il faut », les calmes, les pacifiques qui aiment leurs aises, les indécis. Sans ces ennemis, Hitler n'existerait pas. Ce sont eux qui l'ont fait. Quand on l'a vu, à propos de questions secondaires, élever la voix, gesticuler, atteindre un paroxysme de fureur qui le libère de toute entrave intérieure, on comprend que dans les questions importantes le froid calcul et la tactique ne lui suffisent pas; il lui faut des

(1) Dans *Mein Kampf* le passage vise la capitulation de l'Allemagne en 1918.

explosions sentimentales qui le maintiennent en forme pour la lutte, et qui lui donnent la force de suggestion à laquelle succombent tous ceux qui le voient alors, l'homme d'Etat étranger comme le bourgeois allemand.

Et il en est de même du caractère révolutionnaire de toute cette politique. Ce qu'il y a de révolutionnaire en elle, ce n'est ni le recours à la violence, ni la menace subtile, ni la technique sans scrupule de l'action directe et du fait accompli; c'est la convergence de tous ces moyens et de toutes ces méthodes. Le nationalisme bourgeois avait cru — et c'est ce qui le perdit — que les méthodes du national-socialisme étaient condamnables, parce qu'immorales, mais que, dans l'ensemble, l'Allemagne avec Hitler était sur la bonne route. C'est exactement le contraire; sur des points de détail, le national-socialisme a des résultats remarquables à son actif; du point de vue national, il n'y aurait même pas grand'chose à dire contre beaucoup de ses actions en politique étrangère, si l'on tient compte de la situation précaire de la nation allemande; mais, dans son ensemble, cette conduite est erronée et stérile et on ne saurait rien imaginer de plus néfaste.

Toute l'action du national-socialisme tend à opérer une dissolution révolutionnaire, à détrôner des grandeurs apparentes, des hiérarchies fictives. Mais il finit par détruire toute notion de droit, il mène à l'anarchie totale dont il prétend faire surgir le phénix de l'ordre biologique. Ce n'est pas un grand souffle créateur qui anime ses actions, mais l'habileté à exploiter la décomposition. Il correspond exactement à notre récente évolution spirituelle. Nous avons rejeté progressivement toutes les idéologies et nous avons abouti au désarroi idéologique, au nihilisme total. C'est de cela que vit la politique hitlérienne. Le caractère de cette révolution nihiliste, ce n'est pas de détruire de fausses grandeurs, pour leur substituer des valeurs authentiques; elle détruit, en les qualifiant de fausses grandeurs, tous les éléments spirituels de l'ordre. Personne ne regretterait qu'on s'affranchît d'idéologies mensongères. Les Allemands le regretteraient moins que personne, eux qui pendant de longues années ont été humiliés par l'idéologie politique des puissances occidentales. Mais en même temps que ces éléments mensongers, le national-socialisme détruit tous les éléments d'ordre spirituel, et empêche la naissance d'un ordre nouveau. Le secret de son succès, c'est qu'ici, au lieu de lui résister l'adversaire est prêt à le suivre. Quand on a commencé à capituler, on ne sent plus le bien-fondé de sa propre position. On ne peut opposer la défense passive à une révolution, ni pactiser avec elle. On tente constamment « d'en finir » avec le national-socialisme, de le dompter; on veut lui donner des chances de se transformer, et pour cela on se dérobe devant lui, on évite le combat final, surtout le combat des esprits. A la Conférence d'Algésiras, le plénipotentiaire anglais Nicholson disait de la politique allemande du moment : « Cela ne me plaît pas. L'Allemagne joue un double jeu faux et contradictoire », et il ajoutait : « La raison en est que l'Allemagne ne sait pas ce qu'elle veut. » Depuis le 30 janvier 1933, bien des observateurs de la politique extérieure allemande, expliquent de manière analogue les efforts actuels de l'Allemagne. Cela les a incités à penser qu'il fallait amicalement aider l'Allemagne à modérer sa volonté. Mais ce qui, chez Guillaume II, exprimait la faiblesse et l'absence de plan, est aujourd'hui une tactique réfléchie et méthodique. L'imprécision des desseins de l'Allemagne révèle aujourd'hui leur immensité.

Le triomphe de Hitler

Quand un Allemand critique la politique extérieure nationale-socialiste, il commence toujours par se demander si une autre politique aurait pu en un temps si court, et sans effusion de sang,

détruire le régime de Versailles et réaliser une initiative politique sans précédent dans l'histoire d'Allemagne. N'est-ce pas là un coup de maître, une œuvre historique prodigieuse? On pardonne tout à des dirigeants qui inscrivent de tels succès à leur actif. Tous les sacrifices, toutes les restrictions, toutes les rigueurs et toutes les contraintes paraissent justifiés par l'œuvre prodigieuse que le national-socialisme a accomplie en six ans.

Du point de vue auquel je me suis placé pour critiquer la politique nationale-socialiste, il est tout naturel d'approuver la résolution de faire triompher les revendications vitales et légitimes de l'Allemagne sur la situation intolérable créée par les traités. Il ne s'agit pas ici de discuter la légitimité d'une politique nationale; la discussion porte sur les méthodes et les limites de cette politique. Il importe surtout de savoir si la politique nationale-socialiste peut encore passer pour une politique nationale; ce qui advient aujourd'hui, ce qui adviendra sûrement demain, est-ce utile à la nation? A la lumière des tragiques événements d'août-septembre 1938, on a pu voir dans quel sens Hitler s'oriente. Si l'on n'a pas eu la guerre — dans laquelle, selon toute vraisemblance, l'Allemagne aurait été vaincue après des succès de début — c'est bien grâce à l'esprit de conciliation des adversaires, incompréhensible pour les Allemands. Si les adversaires de l'Allemagne ont pu être déterminés dans leur décision par une certaine insuffisance de leurs armements, ils ont pourtant eu des motifs différents de ceux que leur prête le national-socialisme. Mais les événements ont montré que Hitler n'a pas vu, n'a pas voulu voir qu'une coalition universelle se formait contre l'Allemagne. Il s'est précipité aveuglément dans une situation dont il n'a pu sortir que grâce à la volonté de paix de l'adversaire. Si l'étranger hostile avait réellement eu en tête de détruire l'Allemagne par une guerre préventive, comme certaine presse allemande l'imprime constamment, s'il y avait réellement eu dans les démocraties ces abominables fauteurs de guerre, ils n'eussent pu trouver de meilleure occasion de détruire l'Allemagne par leur effort commun, en un moment où ils disposaient non seulement de la Tchécoslovaquie intacte, mais encore de 150 millions de Russes, au moment où le monde entier les eût suivis. Pour un homme ayant le passé de Hitler, qui n'a en tête que ressentiment, vengeance et représailles, cet automne de 1938 fut vraiment un triomphe de « dimensions gigantesques », pour employer son langage. Trois fois le premier ministre de l'Empire britannique comparait devant lui et, peu après, à Munich, les chefs de gouvernement des quatre Etats les plus importants d'Europe, la Russie mise à part, se réunissent pour approuver et consacrer ce triomphe. Un Etat — le dernier Etat démocratique d'Europe centrale, l'Etat modèle du traité de Versailles, ne disparaît pas encore de la carte, mais cesse d'être un facteur militaire et par conséquent un facteur politique. Et tout cela s'accomplit au nom des légitimes revendications nationales de l'Allemagne et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Il ne se passera pas six mois avant que le Führer de l'Allemagne usant de la manière « foudroyante » qui lui est chère, n'occupe la capitale de cet Etat qui existe encore. Il absorbe le cœur de la Bohême, de vastes et riches territoires de nationalité étrangère. Il en fait un protectorat placé sous sa propre souveraineté. Il donne d'autres régions à des Etats voisins, ou les prend sous sa protection, leur accordant un semblant d'autonomie. Et tout cela, moins de six mois après avoir donné les assurances solennelles quant à la liberté et à l'intangibilité de l'Etat mutilé. Il a ouvertement déclaré au Reichstag le 26 avril 1939 qu'il était résolu à exécuter tout ce programme au moment même où il donnait des assurances contraires. Non parce que cela répondait au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, au principe des nationalités,

mais parce que l'« espace vital » naturel du peuple allemand l'exigeait; en réalité pour obéir à sa volonté de puissance, à son impérialisme, à son désir d'hégémonie mondiale.

Certes, ce fut une immense victoire. Quand Hitler énuméra dans ce même discours tout le « butin de guerre » dont il s'était emparé en Tchécoslovaquie, la liste était bien plus considérable que tous les exploits glorieux des communiqués de guerre il y a vingt-cinq ans. Et le comble dans ce triomphe, c'est que la victoire avait été remportée sans guerre, sans effusion de sang.

Mais à cette gloire il y a un revers. L'occupation de Prague a confirmé ce que l'on avait déjà entrevu sous l'allégresse pacifique des accords de Munich. Quand on évita alors l'entrée en guerre d'une grande coalition contre Hitler, le bénéfice moral de cette paix alla uniquement aux puissances occidentales : à Munich, des assurances solennelles et des pactes anciens furent rompus, mais sous la contrainte d'une responsabilité morale concernant le passé et engageant l'avenir. Quand Hitler fit son entrée dans Prague sous la neige, quand il cantonna dans le Hradschin, ce triomphe fut la plus grande défaite morale qu'il pût subir. Il avait donné à ses adversaires tous les arguments leur permettant de prouver que leur cause était juste. D'un seul coup, Hitler s'était mis dans son tort, définitivement, et avait fait de la cause allemande, pour l'avenir, une cause injuste.

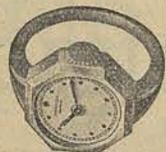
Était-ce nécessaire, était-ce inévitable? Cela servait-il les intérêts vitaux du peuple allemand? N'a-t-on pas vu qu'il ne s'agissait précisément que de conquête et de positions de départ, et que du bien de l'Allemagne, de son avenir, ce « Führer » se moque. Lui donner un libre espace vital, une liberté de mouvements et de développement, se mettre à la tête de toutes les nations dans le *struggle for life* : voilà sur quoi cet homme fondait

son action. N'était-ce pas commettre une terrible erreur, s'exposer à un danger mortel, que d'attribuer en ce jour de Munich la volonté de paix des puissances occidentales à la faiblesse et à la peur? Si les démocraties ont cédé, n'y avait-il pas là quelque chose de plus qu'un relâchement de la volonté?

Toute cette théorie biologique de la politique extérieure est aussi trompeuse dans ses enseignements que cette géopolitique, devenue marotte, et dont les dernières hypothèses relèvent d'un matérialisme aveugle, qui ne tient pas compte des forces réellement créatrices de l'histoire. Il est inexact que l'Angleterre et la France aient « abdiqué ». Ces deux nations souffrent peut-être d'un relâchement que le peuple allemand devrait comprendre mieux que tout autre, après avoir montré par son exemple avec quelle rapidité on peut sortir d'un tel amollissement et changer de visage. Ce sont là les conclusions erronées issues d'un esprit rudimentaire. Les peuples et les Etats d'Europe se sont mis en mouvement, mais personne ne peut dire qu'ils aient abdiqué.

La crise qui a commencé le 15 mars 1939 n'est pas la dernière. Et on a vu se reformer la grande coalition qui s'était dessinée une première fois à l'horizon en septembre 1938. Désormais, l'Allemagne devra toujours compter avec cette coalition. Peut-être ne sera-t-elle constituée qu'au tout dernier moment, par des nations qui semblent amies ou alliées. Peut-être l'Allemagne n'aura-t-elle plus d'autre choix que la capitulation ou la guerre. Et ce sera la guerre, ou bien l'effondrement intérieur. La politique qui vise au maximum de puissance et de domination est fondée sur une fatale erreur concernant la répartition des forces et leur réalité.

Nous reviendrons sur ces deux livres où éclate l'effrayante mesure d'une révolution d'un génie de la destruction...



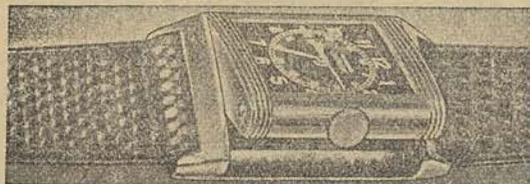
COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

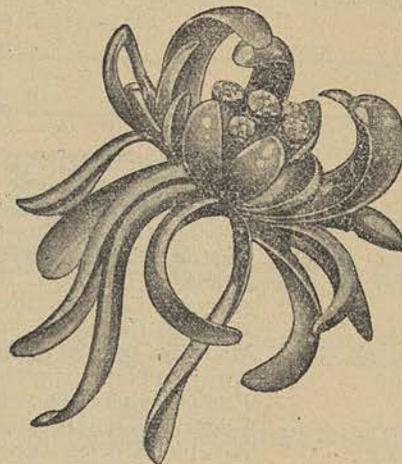


OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



LE COULTRE « REVERSO »

Projets de Transformation
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES



ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

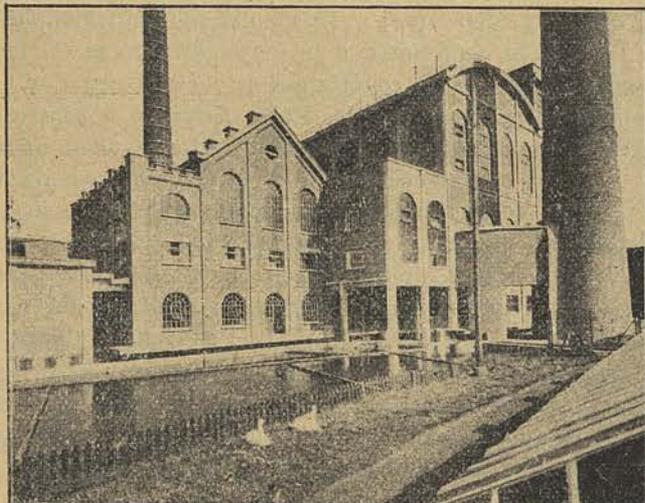
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement
Travaux industriels — Habitations — Sillos à fourrages

**Abris en béton armé
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1839

Chaufferie centrale électrique — cheminée de 64 mètres
Cabines pour transformateurs

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.89.75

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S. A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale, Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 281.

CAPITAL fr,	798.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.164.210.000.00

FONDS SOCIAL fr,	1.960.210.000.00
----------------------------	------------------

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur honoraire;
Gaston Blaise, Vice-Gouverneur;
Arthur Bemelmans, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen;
le comte de Patoul;
Henri Goffinet;
Comte L. Cornet de Ways Ruart;
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas.

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

*Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —
Isolation thermique et acoustique
Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino*

MACHINES A COUDRE

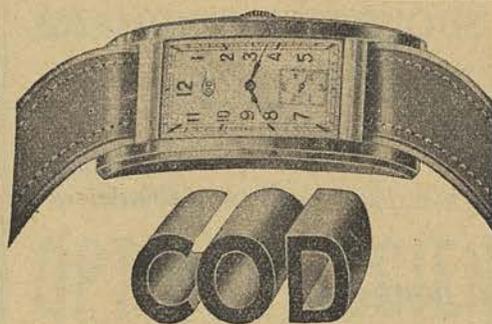
ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive
en gros

• Marques
COD-REGI
et qualité courante
Réveils **SWIZA**
Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone 17.15.02
BRUXELLES

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE
Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000
Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège

TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —

NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES-FORTS

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.

MAWET Radio

Électricité Ménagère et Industrielle

Distributeur des marques :

BELL TÉLÉPHONE — PHILIPS — TELEFUNKEN

Place du XX Août, 32, LIÈGE
Tél. 15571 — C. Oh. Post. 89304 — R. O. L. 4347

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages de dame

Pelotes et Écheveaux — Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

POUR 30 FR. vous recevrez dès aujourd'hui et jusqu'au 31 mars 1940

Chaque matin : « **Le Vingtième Siècle** »

le grand quotidien catholique, complet, social, indépendant.

Chaque jeudi : « **Le Petit Vingtième** »

le journal catholique pour enfants le plus lu, avec ses héros Tintin et Milou et seize pages de texte.

Chaque mardi : « **Le Vingtième Artistique et Littéraire** »

panorama complet de la vie des arts.

Chaque dimanche : « **Le Vingtième Agricole** »

avec ses rubriques, ses conseils pratiques, ses réponses aux questions de ses lecteurs.

Chaque vendredi : « **La Semaine du Film** »

une étude technique et morale de tous les programmes cinématographiques.

Chaque lundi : « **La Vie Feminine** »

une page de recettes, de conseils ménagers qui vous aidera à tenir votre ménage au meilleur compte.

« LE DIMANCHE SPORTIF »

Un véritable magazine de toute la vie sportive dans le pays.

Cette offre de propagande vous est réservée. Répondez y, dès aujourd'hui, par une carte postale adressée à l'administration du « Vingtième Siècle », le grand journal catholique indépendant. — 11, boulevard Bisschoffsheim, à Bruxelles.

OUTRE LE « VINGTIÈME SIÈCLE » ET TOUS SES SUPPLÉMENTS QUI INTÉRESSENT TOUTE LA FAMILLE, VOUS RECEVREZ, EN VOUS RECOMMANDANT DE CETTE ANNONCE, UN SPLENDIDE CALENDRIER.

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteenaire
Téléphone : 33.60.61

**EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE
et LUNETTES**

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

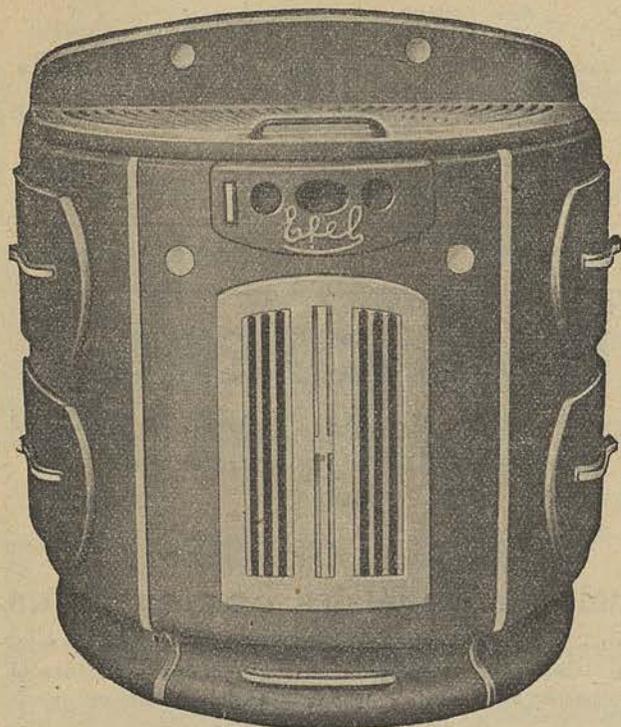
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Ch. Le Jeune Limited
SOCIÉTÉ ANONYME

■
TOUTES ASSURANCES
■

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — **DOLHAIN**, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages de dame

Pelotes et Écheveaux — Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements Jusque 2/40 m/m

POUR 30 FR. vous recevrez dès aujourd'hui et
jusqu'au 31 mars 1940

Chaque matin : « **Le Vingtième Siècle** »

le grand quotidien catholique, complet, social, indépendant.

Chaque jeudi : « **Le Petit Vingtième** »

le journal catholique pour enfants le plus lu, avec ses héros Tintin et Milou et seize pages de texte.

Chaque mardi : « **Le Vingtième Artistique et Littéraire** »

panorama complet de la vie des arts.

Chaque dimanche : « **Le Vingtième Agricole** »

avec ses rubriques, ses conseils pratiques, ses réponses aux questions de ses lecteurs.

Chaque vendredi : « **La Semaine du Film** »

une étude technique et morale de tous les programmes cinématographiques.

Chaque lundi : « **La Vie Feminine** »

une page de recettes, de conseils ménagers qui vous aidera à tenir votre ménage au meilleur compte.

« **LE DIMANCHE SPORTIF** »

Un véritable magazine de toute la vie sportive dans le pays.

Cette offre de propagande vous est réservée. Répondez y, dès aujourd'hui, par une carte postale adressée à l'administration du « Vingtième Siècle », le grand journal catholique indépendant. — 11, boulevard Bisschoffsheim, à Bruxelles.

OUTRE LE « VINGTIÈME SIÈCLE » ET TOUS SES SUPPLÉMENTS QUI INTÉRESSENT TOUTE LA FAMILLE, VOUS RECEVREZ, EN VOUS RECOMMANDANT DE CETTE ANNONCE, UN SPLENDIDE CALENDRIER.

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteenaire
Téléphone : 33.60.61

**EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE
et LUNETTES**

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

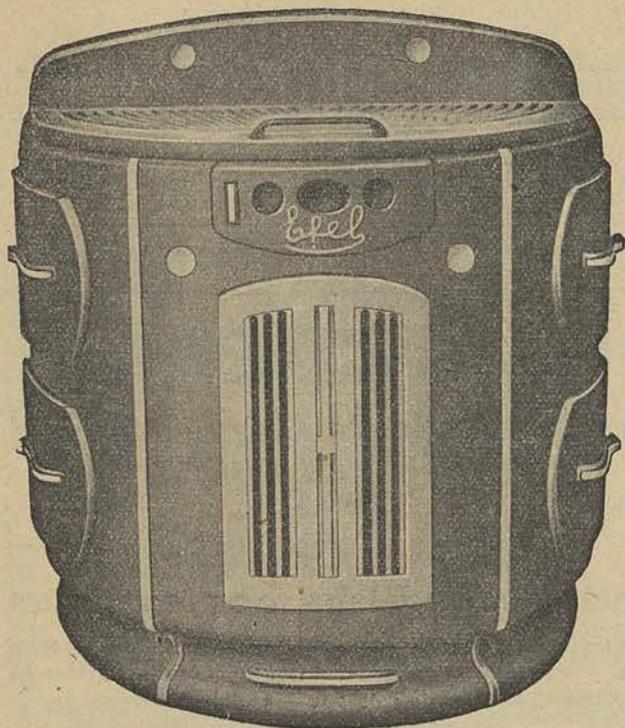
Conditions spéciales pour congrégations religieuses

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

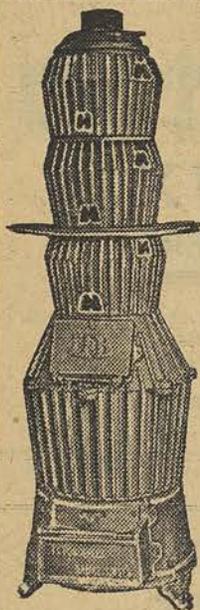
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



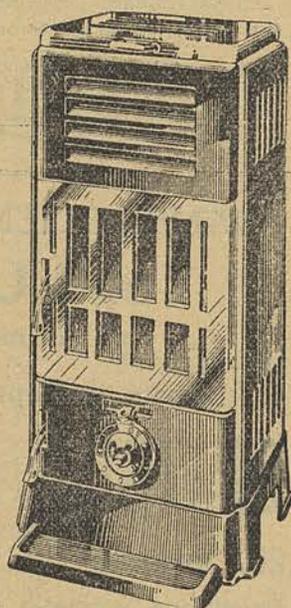
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles **GRANUM** brûlent les petits anthracites de 10,20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



Les Fonderies
Bruxelloises, s. a.
HAREN-loz-BRUXELLES

GRANUM 1668

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPYENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**
Présentation et qualité incomparables
23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.63.59

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce C. C. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87
Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.68-348..9 Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES
animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya — Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénée — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie

Rijst

Meelwaren

Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus

Riz

Féculents

Épices

*Importation directe
Meilleures conditions*

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.23

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus IMPORTATION DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

Office des Fabricants Japonais
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles
Téléphone : 17.89.98

CONSERVES

Saumon

Pilchards

Thon

Crabes

Ananas

Pêches

Poires

Achetez directement au JAPON

Confiterie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE

1236

G. Mayan - Malevé

Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135.50 - 147.98 - 107.42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES-COKES-BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Les Établissements

Paul THIWISSEN, S. A.

13, rue Ste-Véronique, LIÈGE

Téléphone 168.96

se recommandent tout spécialement aux Missions pour la fourniture

d'ouate, gaze, bandes et tous objets de pansements

CATALOGUE SUR DEMANDE

Chocolaterie — Confiserie

FINE

Nouvelles Usines

ETNA

217, rue Victor Rauter

BRUXELLES

Téléphone 21.61.19

Fabrique de Massepain



Pluie, rhumes ?
Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

Apprenez
les langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèques postaux : 372.543. — Téléphone : 63.

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines
à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'arti-
cles pour communautés religieuses et pour confections.

Sur référence de la présente annonce, il sera accordé
un escompte de 2 % sur les commandes.

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14.

**Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles**

Produits chimiques s/cachets — Tous sérums. — Tous vaccins.
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

**Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES**

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

LIEGE

Téléphone 233.26

CHAR
Go

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agrée par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée
Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

HUY (Belgique)

